PQ
2605
H33A8

28

L'AURÉOLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de l'Athénée, le 20 novembre 1902.

J. CHANCEL & H. DE GORSSE

L'AURÉOLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1902

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés
pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2605
H33A8

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL SERVIN	MM.	ABEL DEVAL.
AQUILAR.		LORTHEUR.
D'ALBIGNY, lieutenant de chasseurs.		LOUIS GAUTHIER.
LE BARON DANHEIM.		TRÉVILLE.
ROLLOT		BULLIER.
MÈGE.		SÈVERIN-MARS.
ROUSSEL, lieutenant de l'Ecole de guerre		SCHULTZ.
DON HANCO		DAYLE.
MARGENNE.		FREY.
M. PÈGRE.		PERRET.
CHANDORÉ.		BARRELET.
SAINT-FÉLIX.		HUSSON.
UN ACTIONNAIRE		TÉROF.
CHEF DU CONTENTIEUX. .		FRÉMONT.
1er HUISSIER.		LEDAY.
2e —		BESSIER.
LE REY, capitaine aux hussards.		RENOUX.
LE CURÉ.		COSSERON.
UN OFFICIER DE RÉSERVE.		CARL BAC.
LE PIANISTE		CHARLEY.
1er OFFICIER.		LUMIÈRE.
2e —		CHARLEY.
JOSEPH		PAMARD.
UN VIEUX MONSIEUR. . . .		JAMAIN.

1er DOMESTIQUE.		CARPIT.
2e —		VERNON.
GERMAINE SERVIN.	Mmes	DULUE.
TANTE ÉMILIE.		MADELEINE GUITTY.
MADAME AQUILAR		CLERMONT.
BLANCHE		SUZANNE DEMAY.
CONSTANCE, vieille bonne chez tante Emilie		MARTHE ALEX.
ÉLIANE DELISY		JANE DELORME.
MADAME BRESSON.		CLAIRE LECLERI.
MADEMOISELLE SUBE. . .		AEL. (Dames de charité)
MADAME CLARY.		VINCOURT. (Dames de charité)
MISS CLARCK, institutrice . .		ARNOUX RIVIÈRE.
MADAME DE LORMELLES. .		GUETT.
MADAME ROMIEU.		DALBE.
MADAME HERBELIN		DELISLE.
MADAME LANNOY		MERVILLE.
MARIE, bonne chez Aquilar. .		DUMONT.

OFFICIERS — UN FOURRIER — UN SOLDAT — INVITÉS D'AQUILAR — ACTIONNAIRES.

L'AURÉOLE

ACTE PREMIER

Le décor représente un salon de campagne aux environs de Clermont, chez les Aquilar. Porte vitrée donnant sur le perron. A droite, un autre salon fermé par une tenture.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, MARIE.

Au lever du rideau, ils regardent au dehors par la porte vitrée. On entend des trompettes de cavalerie qui sonnent la marche et se rapprochent de plus en plus.

JOSEPH.

Les voilà ! Les voilà ! Ils arrivent sur la place, devant la grille du château.

MARIE.

C'est le colonel, ce grand, qui a une crinière rouge ?

JOSEPH.

Non, Marie, c'est le trompette-major.

MARIE.

Dites donc, Joseph, ils ne sont pas nombreux, dans ce régiment.

JOSEPH.

Pardi ! vous ne voyez que les fourriers et l'avant-garde qui viennent aux logements. Tenez, ils marquent à la craie, sur la porte du lavoir, les noms des soldats qui vont y coucher... Nous n'allons pas tarder à en voir arriver d'autres.

MARIE.

Ah ! regardez-donc ce gros-là, qui s'amène avec M. le Maire.

JOSEPH.

C'est un capitaine.

MARIE.

Et ces deux jeunes, qui ont des aiguillettes sur la poitrine ?

JOSEPH.

Les officiers d'Etat-Major. Nous allons avoir l'honneur de loger le général.

MARIE.

Celui qui commande à Clermont et qui vient quelquefois dîner avec sa fille ?

JOSEPH.

Parfaitement.

MARIE.

Qu'est-ce qu'ils attachent donc à la grille ?

JOSEPH.

Le fanion du général. Quand je vous le disais ! On

ne me collera jamais sur les choses du métier militaire.

MARIE.

Ils entrent dans la cour.

JOSEPH.

Retirez-vous. Je vais les recevoir. Je sais parler aux officiers, moi.

Marie s'éloigne.

SCÈNE II

JOSEPH, LE CAPITAINE LE REY, capitaine d'artillerie, et DEUX OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR : ROUSSEL, lieutenant d'infanterie et D'ALBIGNY, lieutenant de chasseurs, DEUX MARÉCHAUX DES LOGIS et UN FOURRIER.

LE REY, entrant.

C'est bien ici qu'habite M. Aquilar ?

JOSEPH.

Oui, mon capitaine.

LE REY.

Voulez-vous le prévenir que le capitaine chargé des logements voudrait s'entendre avec lui au sujet de l'installation du général Servin.

JOSEPH.

Bien, mon capitaine. Je vais avertir monsieur.

Il sort.

LE REY, regardant sa feuille.

Il paraît que c'est un banquier, ce M. Aquilar, un banquier de Paris, en villégiature dans son château.

D'ALBIGNY.

Je le connais. Il m'a quelquefois invité à dîner avec le général Servin.

LE REY, d'un air entendu.

Et mademoiselle Germaine Servin, problablement?

D'ALBIGNY, souriant.

Mon Dieu! oui... mon capitaine.

ROUSSEL, regardant autour de lui.

Ces gens-là ont l'air d'avoir une belle fortune.

D'ALBIGNY.

Euh! vous savez, une de ces fortunes qui vont et qui viennent...

LE REY.

Une dette flottante.

D'ALBIGNY.

On le dit! Du reste, ils sont aimables, et la table est excellente chez eux. C'est tout ce que nous leur demandons, n'est-ce pas?

LE REY, vivement.

Attention! Les voici!...

SCÈNE III

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME AQUILAR.

AQUILAR entrant, suivi de sa femme.

Soyez les bienvenus, messieurs. J'ai sollicité moi-même l'honneur de recevoir le général Servin. C'est vous dire que je ferai de mon mieux, pour rendre

aussi agréable que possible son séjour dans ma maison.

LE REY.

Le général sera ici dans quelques minutes. Voici la feuille de logement.

D'ALBIGNY, *s'avançant vers madame Aquilar.*

Bonjour, madame. Suis-je donc bien changé?

MADAME AQUILAR.

Monsieur d'Albigny! Oh! pardonnez-moi.

AQUILAR.

Excusez-nous.

D'ALBIGNY, *riant.*

Je comprends que sous cette couche de poussière...

MADAME AQUILAR, *vivement.*

Désirez-vous que l'on vous mène à votre chambre?

LE REY, *faisant les présentations.*

Le lieutenant Roussel, comme le lieutenant d'Albigny, officier d'ordonnance du général Servin.

AQUILAR, *serrant la main de Roussel.*

Enchanté, lieutenant.

MADAME AQUILAR.

On va vous conduire à vos chambres.

ROUSSEL.

Excusez-nous, madame, mais nous devons attendre ici l'arrivée du général.

D'ALBIGNY.

Faut-il, vraiment?...

ROUSSEL.

Il me semble.

LE REY, *péremptoire.*

C'est le règlement.

D'ALBIGNY, riant.

Alors, nous allons rester dans notre poussière ! Ce sera tant pis pour vos fauteuils, madame.

MADAME AQUILAR.

Oh ! ne vous inquiétez pas. (Au capitaine.) Voulez-vous voir l'appartement que nous avons réservé au général, capitaine ? Mon mari vous fera ensuite visiter le logement des hommes et les écuries.

LE REY.

Volontiers, madame.

AQUILAR.

A tout à l'heure, messieurs.

Le capitaine sort, escorté par M. et madame Aquilar.

SCÈNE IV

D'ALBIGNY, ROUSSEL, et à la fin, JOSEPH.

D'ALBIGNY, se laissant tomber dans un fauteuil.

Bon Dieu ! qu'il fait chaud !... Et quelle poussière ! J'en ai dans les cheveux, dans les moustaches, dans les oreilles... partout. Oh ! le tub ! le tub ! le tub !

ROUSSEL.

Quel grincheux vous faites !...

D'ALBIGNY.

Vous trouvez peut-être qu'il n'y a pas de quoi grincher, vous ?... Vingt-cinq kilomètres sur une route départementale, et par trente de degrés de chaleur !... Et pourquoi faire, grand Dieu, pourquoi faire ?

ROUSSEL.

Pour faire les manœuvres.

D'ALBIGNY.

Ça vous amuse, vous?

ROUSSEL, assez sèchement.

Mon cher ami, je suis soldat et j'aime mon métier. (Vivement.) Dites donc, si nous changions de conversation?

D'ALBIGNY.

J'aimerais mieux changer de linge.

ROUSSEL.

Vous n'avez pas le temps. Le général doit nous suivre à quelques minutes...

D'ALBIGNY.

Et il va falloir aller au rapport, écouter la critique de la manœuvre, recevoir les ordres pour demain, avant de se débarbouiller... C'est gai!...

ROUSSEL.

Je me suis souvent demandé pourquoi vous êtes entré à Saint-Cyr, en vous donnant beaucoup de mal pour préparer une carrière dont vous ne voyez que les petits ennuis. Vous êtes riche, titré, vous n'avez pas besoin d'être officier de cavalerie pour faire un beau mariage, si c'est le beau mariage que vous cherchez... Alors, je ne pense pas que le seul plaisir de porter des culottes bouffantes et une tunique...

D'ALBIGNY.

Mon cher Roussel, j'ai un père.

ROUSSEL.

Tout le monde peut en dire autant.

D'ALBIGNY.

Un père qui est très entêté et qui, lorsque je sortis du collège, me donna le choix entre Saint-Cyr et la fabrication des papiers peints. Car il fabrique des papiers peints, papa, bien qu'il soit comte d'Albigny... Je ne m'en plains pas, du reste.

ROUSSEL.

Et vous avez choisi... Saint-Cyr ?

D'ALBIGNY.

Oui, je ne me sentais aucun goût pour les papiers peints, et j'ai préféré revêtir la tunique.

ROUSSEL.

Quitte à la dépouiller, dès que vous serez maître de votre fortune ?...

D'ALBIGNY.

Je n'en sais rien. En somme, le métier a des ennuis, mais de jolies compensations. Une vie charmante, quand on a la chance de tomber dans une garnison un peu gaie... une existence de sport et de flirt qui est tout à fait agréable... la chasse à courre, le tennis, la bicyclette, le bal, les dîners où l'on est tous des intimes, sans intrus ni gêneurs... C'est délicieux.

ROUSSEL.

Et c'est tout ce que vous voyez dans le métier de soldat ?

D'ALBIGNY.

Vraiment, les jours coulent très doux, à Clermont, sous le commandement du général Servin et de sa fille, mademoiselle Germaine... Votre cousine, n'est-ce pas ?

ROUSSEL.

Oh ! très éloignée.

D'ALBIGNY.

Et vous en êtes amoureux?

ROUSSEL, *vivement.*

D'Albigny!

D'ALBIGNY, *riant.*

Ne vous en défendez donc pas!... Nous en sommes tous amoureux, de notre petite générale... Tous : vous, moi, jusqu'au factionnaire, qui change cependant tous les jours. Elle est la joie de Clermont, le coup de soleil dans la ville noire!... Quelle perte pour nous, lorsque le général sera mis à la retraite!

ROUSSEL.

Dans quelques mois. Il a soixante-deux ans, la limite d'âge.

D'ALBIGNY.

Il n'a pas de fortune personnelle, n'est-ce pas?

ROUSSEL.

Aucune.

D'ALBIGNY.

Le changement sera dur pour mademoiselle Germaine! Enfin, elle sera peut-être mariée d'ici là. (*Allant à une glace et s'y regardant.*) Oh! mais mon casque a donné des plis horribles à mes cheveux. (*A Joseph qui passe.*) Dites-moi, mon garçon, y a-t-il un coiffeur, par ici?

JOSEPH.

A deux pas, mon lieutenant. Je peux vous y conduire.

D'ALBIGNY.

Est-il convenable, au moins?

JOSEPH.

C'est le plus propre de la ville... C'est là où nous allons tous.

D'ALBIGNY.

Oh ! alors ! (A Roussel.) Un schampoing ne vous dit rien, Roussel ?

ROUSSEL, qui regarde au dehors.

Le piquet d'escorte est déjà là !... Vous allez manquer le général...

D'ALBIGNY.

Faites-moi donc prévenir par un homme.

Sonnerie de trompettes.

ROUSSEL, riant.

Trop tard, mon cher.

D'ALBIGNY.

C'est bien ma veine !

Joseph s'éloigne.

SCÈNE V

ROUSSEL, D'ALBIGNY, MONSIEUR et MADAME AQUILAR, suivis du CAPITAINE LE REY.

MADAME AQUILAR.

Eh bien, messieurs, vous attendez toujours ?

D'ALBIGNY.

Victimes du devoir !...

ROUSSEL, regardant toujours au dehors.

Voici le général.

Le général apparaît en haut du perron, suivi de plusieurs officiers de tous grades et d'un secrétaire d'Etat-Major.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL SERVIN, DES OFFICIERS, et à la fin, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL.

Bonjour, madame. Bonjour, Aquilar.

AQUILAR.

Vous n'êtes pas trop fatigué, général?

LE GÉNÉRAL.

Fatigué !... Rassurez-vous, Aquilar, le coffre est encore bon, Dieu merci ! (Se tournant vers madame Aquilar.) Excusez-nous, chère madame, de venir nous implanter ainsi chez vous, comme des conquérants ! Ce sont les exigences du métier !

MADAME AQUILAR.

Exigences qui nous ravissent, général. Nous sommes trop heureux...

AQUILAR.

J'avais, du reste, sollicité moi-même l'honneur de vous recevoir, général.

LE GÉNÉRAL.

Trop aimable. Voulez-vous me permettre de vous présenter ces messieurs? (Présentant.) Le colonel de Launay, le commandant de Vertpré, le capitaine Colin, le lieutenant Valery.

Les officiers s'inclinent.

MONSIEUR et MADAME AQUILAR.

Messieurs !...

AQUILAR.

Et comment va votre charmante fille, général ?

LE GÉNÉRAL.

Ma petite diablesse ?

MADAME AQUILAR.

Où l'avez-vous laissée ?

LE GÉNÉRAL.

A Clermont, chère madame, en compagnie de miss Clarck, son institutrice. Oh ! ça ne fut pas commode ! Figurez-vous qu'elle voulait absolument suivre les manœuvres avec moi. (Riant.) Quelle enfant terrible !. La voyez-vous, cavalcadant dans mon Etat-Major.

MADAME AQUILAR.

C'eût été charmant.

LE GÉNÉRAL.

Mais bien peu militaire, vous en conviendrez. J'ai tenu bon et j'ai refusé.

AQUILAR.

Père dénaturé !...

LE GÉNÉRAL.

Non, non, je suis trop faible avec cette enfant... et elle en abuse. Aussi, comme nous sommes en manœuvres de brigade et que je ne dépends de personne, (Riant.) j'ai jugé inutile d'emmener avec moi.. mon général en chef.

MADAME AQUILAR.

Pauvre Germaine !

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai seulement autorisée à venir mardi, pour la grande revue. Je n'ai pas cru devoir l'en priver. Elle en serait tombée malade.

AQUILAR, *d'un ton ronflant.*

Il est naturel qu'elle ait aussi dans le sang l'amour de cet apparat militaire qui nous transporte d'admiration, nous, les simples pékins.

LE GÉNÉRAL.

En effet, c'est beau, n'est-ce pas, c'est très beau!.. Je ne connais pas de plus belle musique que celle de mes trompettes ni de plus beau spectacle que celui d'un défilé de troupes sous un clair soleil !

Murmures approbateurs des officiers.

AQUILAR.

Vous êtes un poète, général.

LE GÉNÉRAL.

Non, je suis un soldat amoureux de son métier, voilà tout. Amoureux, c'est bien le mot ! Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas lui donner davantage, en échange de tous les bonheurs que je lui dois.

AQUILAR.

Et quoi de plus, mon Dieu?

LE GÉNÉRAL.

Mon sang... dans une belle bataille!... Oh! rassurez-vous, nous n'en sommes pas là... On ne sait plus se battre aujourd'hui !... On est trop sage pour être brave, trop savant pour oser l'essayer...

JOSEPH, *entrant.*

Monsieur, il y a quelqu'un qui désire parler au général. Voici sa carte.

AQUILAR.

Déjà des solliciteurs, général ?

LE GÉNÉRAL.

Eh ! mais, c'est Rollot... mon vieil ami Rollot.

AQUILAR.

Le peintre ?...

LE GÉNÉRAL.

Parfaitement... mon camarade d'enfance... que je retrouve de temps en temps dans la vie, et toujours. avec plaisir, bien que nous ne nous entendions guère Il est si différent de moi, ce bohème parisien, ce fantaisiste !... Voulez-vous me permettre de le recevoir ici ?

MADAME AQUILAR.

Mais vous êtes chez vous, général, et s'il vous plaisait d'inviter à dîner M. Rollot ?...

LE GÉNÉRAL.

Trop aimable, madame.

AQUILAR.

Excusez-nous, d'ailleurs... Quelques ordres à donner... Nous vous laissons avec votre ami.

M. et madame Aquilar, ainsi que les officiers, s'éloignent.

SCÈNE VII

LE GÉNÉRAL, ROLLOT.

ROLLOT, entrant.

Bonjour, général.

LE GÉNÉRAL.

Bonjour, mon vieux.

ROLLOT.

Tu es épaté, hein ?

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qui t'amène ?

ROLLOT.

J'étais à Royat, où je m'ennuyais à trente-cinq francs par jour, quand j'ai appris que tu commandais de grandes manœuvres par ici. Justement, j'ai envie de faire une machine militaire. Alors, j'ai profité de la circonstance, pour venir te voir et te demander un sauf-conduit à travers tes guerriers.

LE GÉNÉRAL.

Tu veux peindre des soldats, toi?

ROLLOT.

Mon Dieu oui. Pourquoi pas ?

LE GÉNÉRAL.

Tu ne feras rien de bon. Tu n'as pas l'esprit militaire.

ROLLOT, riant.

Tu crois qu'il est indispensable, pour peindre des soldats, d'avoir l'esprit militaire?

LE GÉNÉRAL.

Absolument.

ROLLOT.

Il suffit d'être artiste!... J'admire sans comprendre, voilà tout!

LE GÉNÉRAL.

Oh! je sais bien, il te manque une case!... Tu ne comprendras jamais ce que comporte de beauté l'obéissance de toutes ces volontés, unies en une seule, vers un seul but, très haut!... Tu restes un indépendant, un irrégulier!

ROLLOT.

Un artiste.

LE GÉNÉRAL.

Un indiscipliné!

ROLLOT.

Je me fais à moi-même une discipline !

LE GÉNÉRAL.

Ah! Elle est jolie... Du travail à ta fantaisie.

ROLLOT.

Une fantaisie qui dure dix heures par jour!

LE GÉNÉRAL.

Est une prodigalité!

ROLLOT.

Dont personne ne se plaint.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Excepté tes créanciers.

ROLLOT.

Ils sont enchantés... Je les paie un peu tard, c'est vrai, mais le double.

LE GÉNÉRAL.

Et des mœurs!... Je suis sûr que tu es à Royat avec une femme.

ROLLOT.

Mon Dieu, oui...

LE GÉNÉRAL.

A ton âge!

ROLLOT.

La nuit, tous les cheveux sont noirs.

LE GÉNÉRAL, bon enfant.

Quel bohême tu fais!

ROLLOT.

Et toi, quel homme sérieux!... Mais, au fait, comment va Germaine?

LE GÉNÉRAL.

Tu la verras à la revue.

ROLLOT.

Je serai content de l'embrasser. Toujours charmante et insupportable ?

LE GÉNÉRAL.

Toujours. (Changeant de ton.) Tu vas rester à dîner avec nous, n'est-ce pas?

ROLLOT.

Dîner, où?...

LE GÉNÉRAL.

Ici.

ROLLOT, étonné.

Comment! C'est toi qui fais les invitations?

LE GÉNÉRAL.

Non, c'est madame Aquilar qui m'a prié de t'inviter, puisqu'elle ne te connaît pas.

ROLLOT.

Très aimable, madame Aquilar, mais je préfère rentrer dîner à l'hôtel avec Annette.

LE GÉNÉRAL.

Veux-tu que j'envoie un planton, pour la prévenir?

ROLLOT, blagueur.

Comment! madame Aquilar l'inviterait aussi?

LE GÉNÉRAL, vivement.

Ah! non!

ROLLOT.

Alors, tu ne veux pas que je la laisse dîner seule?... Elle me le ferait payer cher, ce dîner-là!... D'ailleurs, je te l'avoue, je n'ai aucun désir de faire connaissance avec la famille Aquilar.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi? Ce sont de bonnes gens.

ROLLOT.

De bonnes gens d'affaires, oui!

LE GÉNÉRAL.

Comment?

ROLLOT.

Ah! on voit bien que tu reviens de Clermont, toi, et que tu es enfermé dans ton métier comme dans un cloître, sans rien voir de la vie autour de toi, de la vie vraie. Il y a longtemps que tu les connais, ces Aquilar?

LE GÉNÉRAL.

Je les vois tous les étés, dans ce château qui leur appartient, et madame Aquilar fait ici beaucoup de bien. Elle est la providence du pays. Sa piété est exemplaire.

ROLLOT.

Dame! Si elle prie pour son mari, elle doit avoir fort à faire... Un financier plus ou moins véreux!

LE GÉNÉRAL.

Mauvaise langue!

ROLLOT.

Il est vrai qu'elle peut aussi prier pour elle.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Tiens, tu n'es qu'un méchant barbouilleur.

ROLLOT.

Et toi, un traîneur de sabre.

LE GÉNÉRAL.

Bien heureux que nous traînions des sabres, le jour où l'étranger voudra t'empêcher de vendre tes tableaux chez lui!

ROLLOT.

Tu tombes mal... Je vends beaucoup à l'étranger Mais nous discuterons cette question-là un autre jour... Cela nous mènerait trop loin. Annette doit s'impatienter. Donne-moi mon sauf-conduit.

LE GÉNÉRAL, *écrivant un mot sur une page de son calepin.*

Tiens, voilà! sans patrie!

ROLLOT.

Merci! vieille baderne!

LE GÉNÉRAL.

Au revoir, vieux! (*Rollot sort.*) Voilà pourtant un bon garçon!... Et ce sont les gens comme lui qui désorganisent un pays!...

SCÈNE VIII

LE GÉNÉRAL, MONSIEUR et MADAME AQUILAR, puis ROUSSEL.

MADAME AQUILAR, *entrant.*

Eh bien, général, avez-vous gardé votre ami?

LE GÉNÉRAL.

Non, madame. C'est un ours.

MADAME AQUILAR.

Tous les mêmes, ces artistes.

ROUSSEL, *entrant.*

Mon général, le cantonnement est terminé.

LE GÉNÉRAL.

Faites sonner aux officiers.

ROUSSEL.

Bien, mon général.

Il sort.

LE GÉNÉRAL, à madame Aquilar, tandis qu'une sonnerie de trompettes retentit au dehors.

Vous permettez, madame... Je vais faire mon rapport.

MADAME AQUILAR, lui montrant le salon voisin.

Cette salle vous convient-elle? Vous y serez plus tranquille.

LE GÉNÉRAL.

A merveille!

Il entre dans la salle, suivi des officiers. D'autres arrivent ensuite. Un planton leur indique où ils doivent aller. D'Albigny arrive le dernier, en retard, et se précipite essoufflé dans la salle du rapport.

SCÈNE IX

MONSIEUR et MADAME AQUILAR; à la fin, JOSEPH.

MADAME AQUILAR, rentrant.

Là, nous voilà bien, maintenant, avec toute une armée sur le dos pendant huit jours!... Et tu crieras encore misère... que les affaires vont mal...

AQUILAR.

Je tiens à recevoir le général, de façon à l'étonner un peu. Ce sera de l'argent bien placé.

MADAME AQUILAR.

Il n'a pas le sou.

AQUILAR.

Il aura son titre d'ancien général.

MADAME AQULAR.

Cela ne se vend pas.

AQUILAR.

Non, mais cela se loue... quelquefois!

MADAME AQUILAR.

Tu as une idée nouvelle!

AQUILAR.

Oui... et pas mauvaise, je crois... J'en causais l'autre jour, rue Laffitte... avec Alphonse...

MADAME AQUILAR, riant doucement.

Voyons, mon ami... pas à moi... nous sommes seuls...

AQUILAR.

Enfin, je t'expliquerai cela plus tard... quand ce sera au point.

MADAME AQUILAR.

Prends garde!

AQUILAR.

Sois tranquille... Cette fois, c'est sûr!

JOSEPH, annonçant.

Mademoiselle Germaine Servin.

AQUILAR, étonné.

La fille du général!...

MADAME AQUILAR.

Eh bien!... Il va être content!

SCÈNE X

MONSIEUR et MADAME AQUILAR, GERMAINE, MISS CLARCK.

GERMAINE, *entrant.*

Bonjour, chère madame... Bonjour, cher monsieur.

MADAME AQUILAR.

Quelle bonne surprise !

GERMAINE.

Vraiment! Vous êtes contente de me voir ?...

MADAME AQUILAR.

Mais enchantée...

GERMAINE.

Vous êtes en tout cas bien gentille de me le dire. J'avais si peur de vous importuner!... Miss Clarck me le répétait tout le temps, dans la voiture.

AQUILAR, *à miss Clarck.*

Oh! miss!

GERMAINE.

Voyons... pouvais-je m'empêcher de venir?... Je vous en fais juges!... Papa est parti depuis une semaine... Aujourd'hui, il se trouve pour huit jours à quarante kilomètres de Clermont... Je lis cela dans le journal de ce matin... (*Elle montre le journal.*) Comment ne pas profiter de l'occasion, pour venir l'embrasser et vous voir en même temps ?

MADAME AQUILAR.

Vous avez très bien fait.

MISS CLARCK, *toute tremblante.*

Y pensez-vous, madame? Le général qui m'avait tant recommandé!... Mais je n'ai pas pu la retenir... je vous assure... je n'ai pas pu.

GERMAINE.

Ah! ce que papa va être surpris de me voir... Tout de même, je suis un peu inquiète. (*Elle réfléchit quelques secondes.*) Voulez-vous être tout à fait gentille, chère madame?

MADAME AQUILAR.

Mais, tout à votre disposition, mon enfant.

GERMAINE.

Dites à papa que c'est sur votre invitation que je suis venue... Vous m'avez écrit, il y a deux jours... j'ai reçu votre lettre hier soir, et... (*Très gaîment.*) Enfin, vous arrangerez cela si bien...

MISS CLARCK.

Oh! madame... si vous pouviez...

MADAME AQUILAR.

Tranquillisez-vous, miss.

GERMAINE, *battant des mains.*

Vous êtes un amour, chère madame. (*Changeant de ton.*) Et papa, où est-il? Il n'est pas encore rentré de la manœuvre?

MADAME AQUILAR, *montrant la porte du salon.*

Si... il est là.

GERMAINE, *vivement.*

Et vous ne me le dites pas!

Elle se lève pour aller vers le fond.

MADAME AQUILAR, *la retenant.*

N'entrez pas! Il est en conférence avec tous ses officiers.

GERMAINE.

N'ayez pas peur... je ne le dérangerai pas ! Je veux simplement jeter un coup d'œil... un petit coup d'œil... Il est si gentil, mon papa, et je l'aime tant... C'est une crème.

Elle entr'ouvre la porte.

VOIX DU GÉNÉRAL.

Mais sacrédié ! qui est-ce qui commande ici ? J'avais donné l'ordre...

GERMAINE, *refermant vivement la porte.*

Oh ! oh ! il paraît que ça ne va pas tout seul.

MISS CLARCK, *effarée.*

Mon Dieu ! mon Dieu !... Il va être dans une colère !...

GERMAINE.

Il ne m'a pas encore vue...

MISS CLARCK.

Heureusement, mademoiselle, heureusement !

GERMAINE, *apercevant Roussel qui sort, un ordre à la main.*

Tiens ! voilà Roussel !

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROUSSEL.

GERMAINE, *à Roussel.*

Bonjour, vous. C'est donc fini, le rapport ?

ROUSSEL.

C'est fini pour nous. Le général donne maintenant des instructions particulières aux officiers du 21e.

(Etonné.) Mais comment êtes-vous ici? Le général ne nous avait pas annoncé votre arrivée.

GERMAINE.

Pour une excellente raison, c'est qu'il ne l'attendait pas.

ROUSSEL.

Il va être ravi !

GERMAINE.

Je crois plutôt qu'il sera furieux ! Mais ça ne fait rien... (Changeant de ton.) Ah! que voulez-vous? Je ne pouvais plus vivre à Clermont toute seule. La ville est si morne, si triste... sans *mon* régiment! Comment va-t-il, papa? Il n'est pas trop fatigué? Il fait si chaud !... Et ma jument, elle est en bon état?

ROUSSEL.

Quelle jument?

GERMAINE.

Mais ma grande alezane : Cornélie! Vous savez bien que je l'ai prêtée à M. d'Albigny pour les manœuvres.

ROUSSEL, ennuyé.

Non! je ne savais pas.

GERMAINE.

C'est lui qui me l'a demandée, à cause des obstacles !... Elle saute à merveille! (Aux Aquilar.) Un mètre quarante, madame... presque de pied ferme... Ah! ce n'est pas comme vous, mon brave Roussel...

ROUSSEL, blessé.

Pas comme moi?

GERMAINE, riant.

Mais oui... rappelez-vous donc le jour de la revue...

Vous ne pouviez pas arriver à faire tourner votre cheval... Heureusement, je vous ai indiqué la plaque des tramways!... Sans cela!... (S'apercevant de la contrariété qu'éprouve Roussel.) Allons! ne vous fâchez pas... je m'amuse... (Gaîment.) Racontez-moi plutôt tout ce que vous avez fait, depuis huit jours que vous êtes partis...

ROUSSEL, lisant dans son carnet.

Voici : en quittant Clermont, marche sur Noirétable. Le lendemain mardi, concentration avec le 30e et premier service en campagne. Le 30e figurant l'ennemi...

GERMAINE, faisant sauter en l'air le carnet dans lequel il lit.

Assez! assez! Ce n'est pas du tout ça que je vous demande...

ROUSSEL.

Je croyais que vous vouliez avoir des nouvelles des manœuvres...

GERMAINE.

Oh! pas celles-là, bien sûr!... Ce dont je suis curieuse, c'est des petits potins, des nouvelles de ces messieurs...

ROUSSEL, qui depuis un instant donne des signes d'inquiétude.

Je vous demande pardon, Germaine, mais j'ai des ordres à porter au cantonnement.

GERMAINE.

Vous voulez partir? Mais comment donc! (Avec une gravité comique.) Le devoir avant tout!... Allez!... Allez!...

ROUSSEL, navré.

Je vous assure qu'il faut absolument...

GERMAINE.

Mais je comprends très bien... (Riant.) Ah ! en manœuvres comme en garnison, vous êtes bien toujours le même, vous...

ROUSSEL.

C'est-à-dire ?...

GERMAINE, toujours riant.

Assommant !

Roussel s'éloigne d'un air triste et contrarié.

SCÈNE XII

GERMAINE, MONSIEUR et MADAME AQUILAR.

AQUILAR, riant.

Vous le traitez bien !

MADAME AQUILAR.

Il avait l'air tout triste de vos brusqueries, ce pauvre garçon !

GERMAINE.

Il y est bien habitué... C'est un bon camarade... et le meilleur cousin du monde.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, D'ALBIGNY.

D'ALBIGNY, sortant de la salle du rapport.

Bonjour, ma générale ! (Il baise la main de Germaine.) C'est gentil de nous faire une pareille surprise.

GERMAINE, à madame Aquilar.

Voyez-vous? M. d'Albigny ne me gronde pas, lui.

D'ALBIGNY.

Moi, je m'en garderais bien... Je savais, du reste, parfaitement que vous ne resteriez pas longtemps là-bas, toute seule, sans nous.

GERMAINE.

Eh bien ! Et ces manœuvres?

D'ALBIGNY.

Encore huit jours, et c'est fini. (Avec un soupir.) Heureusement ! (Changeant de ton.) Savez-vous que Cornélie est un amour de cheval. Comme je vous remercie de me l'avoir prêtée !

GERMAINE.

Je n'aurais pas fait cela pour tout le monde ! Mais dites-moi, comment va le gros major? Il n'est pas encore resté en route, avec ses rhumatismes?

D'ALBIGNY.

Etonnant... chère amie... étonnant... Il a fait toute l'étape à cheval...

GERMAINE.

Pauvre bête ! (Vivement.) C'est du cheval que je parle !

D'ALBIGNY, riant.

Ah ! très bien ! (Changeant de ton.) Mais j'espère que vous ne nous quitterez plus, maintenant?

GERMAINE.

Vous ne croyez pas que papa va être furieux, si je lui demande de rester.

D'ALBIGNY.

Mais non ! La femme du colonel de hussards est bien venue !

GERMAINE.

Oh ! elle, c'est de fondation ! Elle ne manque pas une seule manœuvre.

D'ALBIGNY.

Elle fait partie des cadres.

GERMAINE.

Naturellement... comme vieux tableau !

D'ALBIGNY, riant.

Vous êtes méchante. (Changeant de ton.) Par exemple, votre amie la trésorière vous manquera cette année.

GERMAINE.

Comment ! Elle n'est pas venue ?

D'ALBIGNY.

Elle ne peut pas... Elle attend un bébé.

GERMAINE.

Encore... Mais c'est une conception à perpétuité.

MADAME AQUILAR, riant.

Oh ! Germaine.

AQUILAR, à sa femme.

Elle est très drôle !

GERMAINE.

A propos, j'oubliais de vous remercier, pour la chanson.

D'ALBIGNY.

Vous l'avez reçue ?

GERMAINE.

Et même apprise... (Se dirigeant vers le piano.) Je la sais très bien. Vous allez voir...

MISS CLARCK, effrayée.

Oh ! pas de piano, mademoiselle.

MADAME AQUILAR.

On va vous entendre à côté.

GERMAINE.

N'ayez pas peur... en sourdine... (A madame Aquilar.) C'est une chanson que la grande rousse à d'Hubert a chantée l'autre soir au café-concert.

Elle se met à chanter en sourdine.

Y avait une jupe amarante,
Y avait un pantalon d'drap gris

MISS CLARCK, peureuse.

Pas si fort ! Je vous en prie !

GERMAINE.

Soyez tranquille ! (A d'Albigny.) Est-ce que c'est ça ?

D'ALBIGNY.

Tout à fait... Seulement, détachez davantage les vers. (Il chante.)

Y avait une jupe amarante.

GERMAINE.

Y avait un pantalon d'drap gris.

D'ALBIGNY.

Très bien ! Très bien !

GERMAINE, chantant.

La jup', légère et transparente,
Paraissait être un' jup' de prix.
L'pantalon, payé douz' quarante,
Perdait aux g'noux son coloris...
Y avait une jupe amarante,

D'ALBIGNY, riant.

Y avait un pantalon d'drap gris !

TOUS.

Charmant! Bravo!

UN OFFICIER, sortant de la salle du rapport.

Pardon, madame... Le général voudrait avoir un guide du département.

MADAME AQUILAR, très empressée.

Un guide... mais parfaitement! (A son mari.) Tu en trouveras un sur le bureau du petit salon.

AQUILAR.

Je vais le chercher!

Elle sort avec Aquilar. L'officier les suit.

SCÈNE XIV

D'ALBIGNY, GERMAINE, MISS CLARCK.

GERMAINE, continuant de chanter.

Le pantalon suit son caprice...

(S'arrêtant de jouer.) Tiens! Nous sommes seuls!

D'ALBIGNY.

Miss Clarck...

GERMAINE.

Oh! elle!...

D'ALBIGNY.

C'est ennuyeux!... J'avais des choses sérieuses à vous dire... très sérieuses...

GERMAINE.

Que cela ne vous arrête pas... (Allant à miss Clarck et lui passant un journal.) Miss Clarck, will you read the Illustration, please?

MISS CLARCK.

I have already read it.

GERMAINE, *impérieusement.*

Will read it over again, please?

MISS CLARCK, *navrée.*

I am sorry, miss, to see you so disrecpective. I would...

GERMAINE.

Sheet up! sheet up! (*Revenant à d'Albigny, après que l'institutrice s'est décidée à lui obéir et à aller s'installer dans un fauteuil, sur la terrasse.*) Eh bien! quelles sont les choses si sérieuses que vous avez à me dire?

Elle se remet à pianoter pendant tout ce qui suit.

D'ALBIGNY.

Tout simplement... qu'aussitôt les manœuvres terminées, je vais demander à quitter l'Etat-Major du général Servin et la garnison de Clermont.

GERMAINE.

Pourquoi?

L'officier repasse dans le salon, avec le guide à la main. — Jeu de scène discret, étonnement, reprise de piano.

D'ALBIGNY.

Parce que je suis trop malheureux, ici... parce que cela ne peut pas continuer ainsi.

GERMAINE.

Qu'est-ce qui vous rend malheureux?

D'ALBIGNY.

Vous le savez bien.

GERMAINE.

Non.

D'ALBIGNY.

Vous n'avez pas de cœur.

GERMAINE.

Et vous, le sens commun.

D'ALBIGNY.

Parce que je suis fou d'amour et de jalousie.

GERMAINE.

De jalousie surtout ! Il y a bien de quoi !

D'ALBIGNY.

Comment ! Vous trouvez que je n'ai pas de quoi être jaloux ?

GERMAINE.

De qui ?

D'ALBIGNY.

De tout le monde, parbleu !... de tous les officiers de la garnison, depuis le gros major...

GERMAINE, riant.

Surtout le gros major...

D'ALBIGNY.

Jusqu'à Roussel, reçu par votre père sur un pied d'intimité plus qu'encourageante...

GERMAINE.

Ah ! parlons-en de ce pauvre Roussel !

D'ALBIGNY.

Certainement, parlons-en, de ce pauvre Roussel ! Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, quelle faveur vous m'avez accordée de plus qu'à ce pauvre Roussel ?

GERMAINE.

D'abord, je vous ai prêté ma jument.

D'ALBIGNY.

Ça c'est vrai, vous m'avez prêté Cornélie... Je reconnais volontiers que vous m'avez prêté Cornélie... Mais franchement, puis-je appeler ça une marque d'amour ?

GERMAINE.

Partout... dans toutes nos promenades, à cheval,

en voiture, à bicyclette, c'est vous qui êtes toujours près de moi.

D'ALBIGNY.

C'est encore vrai. Je suis votre cavalier servant, votre grand écuyer... Mais c'est justement cela qui m'affole, de vous sentir toujours si près de moi, m'enivrant du parfum de votre chair adorable, et...

GERMAINE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Quand nous serons mariés.

D'ALBIGNY.

Vous savez bien que je n'attends que le consentement de mon père pour demander au général... Ce serait pourtant si joli, un peu d'abandon, un peu de mystère... avant !

GERMAINE, *émue.*

Vous m'aviez promis... de ne plus jamais...

D'ALBIGNY.

Je ne peux pas tenir ma promesse... je vous jure que je ne peux pas !

GERMAINE.

Vous savez bien que vous me demandez l'impossible... la dernière folie...

D'ALBIGNY.

Pourquoi une folie?... Je ne crois pas que ce soit une folie que de rassurer un cœur inquiet par la plus belle preuve d'amour... la seule décisive...

GERMAINE.

Voilà bien de belles paroles...

D'ALBIGNY.

Des paroles qui sont faites pour vous... des paroles à votre mesure... des paroles comme vous êtes

capable d'en entendre. Vous êtes si différente, Germaine, si peu pareille à toutes ces petites jeunes filles bourgeoises, à toutes ces petites oies blanches qu'on promène de salons en salons jusqu'au jour où on les marie, sans même leur demander leur avis.

GERMAINE.

Vous êtes dur pour elles.

D'ALBIGNY.

Est-ce que j'exagère ? Est-ce que le mariage, comme on l'entend dans le monde, est autre chose qu'une opération commerciale dûment enregistrée devant notaire ?...

GERMAINE.

C'est pourtant notre sauvegarde, notre seule garantie.

.D'ALBIGNY.

Garantie ! Le mot est joli, vraiment !... Une garantie contre l'amour comme on en a contre l'incendie. Je vous en prie, ne dites pas de ces mots-là. Ils salissent votre bouche !... Vous êtes au-dessus de ces prudences misérables !... Vous êtes de celles qui se donnent et ne se marchandent pas...

GERMAINE.

Est-ce que je peux avoir tant de confiance en vous?

D'ALBIGNY.

Oh! Germaine !... Pourriez-vous me croire assez misérable, que dis-je, assez fou, pour perdre la seule femme que j'ai rencontrée, vraiment digne d'amour?

GERMAINE.

Digne d'amour avant... mais après?

D'ALBIGNY.

Vous ne m'aimez pas, pour parler ainsi.

GERMAINE.

Est-ce que je vous écouterais, si je ne vous aimais pas ?

D'ALBIGNY.

On ne doute pas quand on aime.

GERMAINE.

Pardonnez-moi d'avoir peur.

D'ALBIGNY.

Ne craignez donc rien. Je vous adore... Je suis à vous encore plus que vous n'êtes à moi... Vous êtes ma bien-aimée...

Il l'attire à elle et elle cède involontairement. Elle va se laisser aller dans ses bras quand la porte s'ouvre. D'Albigny, se levant brusquement, va se perdre au milieu des officiers qui sortent de la salle du rapport.

SCÈNE XV

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, puis MADAME AQUILAR, ROUSSEL, et les autres OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL, entrant.

Ainsi, messieurs, voilà qui est bien compris, j'espère qu'il n'y aura plus de ces malentendus... (Apercevant sa fille, qui est restée assise derrière le piano et fait mine de se cacher.) Germaine ! J'en étais sûr !

GERMAINE, se l vant brusquement et sautant au cou du général.

Bonjour, papa... Ne me gronde pas... je sais d'avance ce que tu vas me dire !... Ce n'est pas ma faute, d'ailleurs ! C'est celle de madame Aquilar.

LE GÉNÉRAL, étonné.

De madame Aquilar?

GERMAINE, à madame Aquilar qui entre.

Parfaitement! Demande-lui!... Elle te le dira. N'est-ce pas, madame, que c'est de votre faute?

MADAME AQUILAR, embarrassée.

Mais oui, général... J'ai cru vous faire plaisir, en invitant Germaine à venir vous voir pendant votre séjour ici... C'est une surprise que nous avons voulu vous ménager.

GERMAINE, à son père.

D'ailleurs, tu sais, si cela ne te convient pas, je repars tout de suite, et je vais chez tante Émilie, à Figeac.

LE GÉNÉRAL, sévèrement.

Ce sont aussi nos amis qui t'ont priée de chanter pendant le conseil... Car c'est sûrement toi qui...

GERMAINE.

Mais certainement, père. Madame Aquilar adore la grande musique...

LE GÉNÉRAL.

Tu as dérangé tout le monde.

GERMAINE.

Allons donc!... J'ai attendu que le conseil soit fini... (Allant aux officiers qui paraissent à la porte du fond.) N'est-ce pas, messieurs, que c'était fini?...

Certains officiers s'avancent et saluent Germaine. — Elle cause avec eux.

LE GÉNÉRAL, à madame Aquilar.

Vraiment, madame, vous consentez à vous charger de ce poulain échappé?

MADAME AQUILAR.

Avec le plus grand plaisir.

LE GÉNÉRAL, allant aux officiers.

Allez, messieurs, vous êtes libres!... (Désignant les officiers d'ordonnance.) On va terminer le dispositif.... il vous sera communiqué dans l'après-midi... (Un certain nombre d'officiers supérieurs saluent et sortent. D'autres attendent.) Roussel, faites expédier, sous pli cacheté. à chaque colonel, le thème du service en campagne de demain.

ROUSSEL.

Bien, mon général.

GERMAINE, revenant vers son père.

Alors, père, c'est entendu ?... Je reste jusqu'à la grande revue... Oh ! ne dis pas non !... Je te promets que je ne chanterai plus pendant le rapport. (Bas.) Il fallait bien que je chante pour qu'on ne t'entende pas jurer... Car ce que tu jurais !.. (Imitant le général.) Mais, sacré nom de nom !...

LE GÉNÉRAL, l'interrompant.

Tais-toi, petit diable!... (Changeant de ton.) Et miss Clarck, où est-elle ? Je ne l'ai pas encore vue. Ah ! Elle se cache ! (Miss Clarck, qui s'était réfugiée dans un coin, s'avance en tremblant.) C'est ainsi que vous gardez ma fille, miss ?

GERMAINE, vivement.

Je t'assure, père, qu'elle m'a très bien gardée. Elle m'a empêchée de me salir et de jouer avec les allumettes.

MISS CLARCK, craintive.

Le général sait comme moi qu'il n'est guère commode de résister à mademoiselle Germaine... J'ai tout fait... je n'ai pas pu.

LE GÉNÉRAL, à la fois bourru et bon homme.

C'est bon! C'est bon! (A Germaine, en l'embrassant.) Petite écervelée, va, je ne saurai jamais te gronder.

ROUSSEL, s'avançant avec un papier.

Mon général, si vous voulez signer l'ordre?

GERMAINE, lisant, par dessus l'épaule du général pendant que celui-ci parcourt l'ordre.

« Demain vendredi, les troupes seront réunies à cinq heures sur la route de Marcilly, cote 22... Manœuvre... Après-demain samedi, repos... visite des chevaux... (Battant des mains.) Il y a repos samedi... Bravo! Bravo! Cela tombe à merveille!... Monsieur d'Albigny, si nous organisions un rallye?...

D'ALBIGNY, s'inclinant.

Mais certainement, mademoiselle...

GERMAINE, à madame Aquilar.

Madame Aquilar?... Nous donnons samedi un grand rallye à la Croix-Buzarche, comme l'année dernière. (Aux officiers.) Le terrain est parfait.

LE GÉNÉRAL.

Attends au moins d'être arrivée, pour mettre tes beaux projets à exécution!...

GERMAINE.

Attendre, père... mais c'est impossible. (Elle lui montre l'ordre.) Regarde toi-même... Il y a travail tous les jours, sauf samedi.

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est le seul jour de repos.

GERMAINE, aux officiers.

Cela vous convient-il, messieurs, le rallye, pour après-demain?

LES OFFICIERS.

Oui... oui... à merveille!...

UN OFFICIER, bas.

Moi qui comptais filer à Clermont pour voir ma femme!

DEUXIÈME OFFICIER, bas.

C'est charmant!

LES DEUX OFFICIERS.

Excellente idée, mademoiselle!...

UN OFFICIER de réserve, s'adressant à un officier de l'active.

Est-ce que les officiers de réserve sont également tenus de suivre ce rallye? Vous comprenez, je suis au ministère de l'Intérieur, je n'ai pas l'habitude du cheval...

GERMAINE, d'un petit ton de commandement.

Allons, messieurs, nous n'avons pas de temps à perdre! Il faut que les invitations soient parties ce soir. N'est-ce pas, père?

LE GÉNÉRAL.

Oh! pour cela, débrouille-toi, par exemple. Tu sais que je ne m'en mêle pas! Fais ce que tu voudras!... (s'éloignant.) Moi, je vais me nettoyer. (Saluant militairement.) Messieurs...

Les officiers saluent. Il sort.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins le général, AQUILAR, puis à la fin LE GÉNÉRAL.

AQUILAR, bas à sa femme.

Dis donc, j'ai une idée... Est-ce que tu ne crois pas qu'un toast au général...

MADAME AQUILAR.

Est-ce bien utile?

AQUILAR.

Si! si! je vais faire apporter du champagne.

Il sonne un domestique, auquel il donne tout bas un ordre.

GERMAINE, aux officiers.

Vous entendez, messieurs, j'ai carte blanche! Vite, à l'ouvrage... Nous allons faire quelques invitations pour les voisins les plus éloignés... Roussel, appelez les plantons.

ROUSSEL, qui rentre en scène.

Ils portent les ordres du rapport.

GERMAINE, très autoritaire.

Eh bien! commandez d'autres hommes! (Aux officiers.) Et vous, messieurs, écrivez, je vais dicter. (Les officiers s'assoient, résignés, un peu partout et attendent, prêts à écrire. Elle dicte.) « Le général Servin et les offi- » ciers de l'Etat-Major prient Monsieur... » Laissez les noms en blanc, il faut que je consulte ma liste. (Continuant à dicter.) « . . de leur faire l'honneur d'as-

» sister au rallye-paper qui aura lieu, le samedi
» 20 août. »

LES OFFICIERS, répétant.

Le samedi, 20 août.

GERMAINE, continuant à dicter.

« Départ du château d'Aquilar à onze heures du matin... » (Aux Aquilar.) Cela vous convient-il, Madame?...

MADAME AQUILAR.

Oui! oui! oui!

GERMAINE, continuant à dicter.

« L'habit rouge ou l'uniforme est absolument de
» rigueur. »

LES OFFICIERS, répétant.

... De rigueur...

D'ALBIGNY.

Qui est-ce qui va faire la bête?

GERMAINE.

Vous, monsieur d'Albigny.

D'ALBIGNY.

Oh! non, je vous en prie... je ne suis pas en forme, en ce moment! Demandez à Roussel.

GERMAINE.

Vous n'y pensez pas!... Un fantassin!... (Riant.) Non, mais,... le voyez-vous d'ici, monté sur la pacifique Djelma...

ROUSSEL, à Germaine, un peu sèchement.

Je n'avais, du reste, aucune envie d'accepter.

GERMAINE.

Le capitaine d'Hubert sera enchanté de nous ren-

dre ce service... (Bas à d'Albigny.) Sa grande rousse pourra l'admirer.

D'ALBIGNY.

Oui, on peut compter sur lui.

GERMAINE.

Bon!... Le parcours est tout tracé... Que reste-t-il?... Ah!... le papier, pour la piste.

LE CAPITAINE LE REY, s'avançant, très important.

Je commanderai des réservistes pour cela.

GERMAINE.

Je crois que c'est à peu près tout. (Très digne.) Allez, messieurs, je ne vous retiens plus!

D'ALBIGNY.

Enfin! on va pouvoir se débarbouiller.

GERMAINE, aux officiers qui s'en vont.

Attendez, messieurs, je vous ai donné du travail supplémentaire, je veux vous en récompenser. Vous allez m'attraper des mouches pour *Le Député*.

MADAME AQUILAR, très étonnée.

Qu'est-ce que c'est que ça, le député?

GERMAINE, montrant une petite bête qu'elle porte sur son corsage, retenue par une chaînette d'or.

Le petit caméléon que je porte à mon cou. Je l'ai appelé comme ça, parce qu'il change tout le temps de couleur.

AQUILAR.

Quelle drôle de mode!... Cette bête vivante, sur la peau?... Pouah!

GERMAINE.

Mais non... il est gentil tout plein!.. (Aux officiers.) Allons, messieurs, attrapez des mouches... attrapez des mouches!

La plupart des officiers se mettent consciencieusement à attraper des mouches le long des murs ou des fenêtres, tandis qu'au premier plan, Germaine et d'Albigny font manger le caméléon. Entrent Joseph et Marie, portant une table avec un service de champagne.

Du champagne! En quel honneur?

MADAME AQUILAR.

En l'honneur de votre père...

Entre le général. Aquilar va au devant de lui.

LE GÉNÉRAL.

Je suis vraiment confus.

AQUILAR.

Non, non, général... C'est nous qui sommes trop heureux... (Aux officiers.) Messieurs... une coupe de champagne? (Madame Aquilar sert le champagne. Aquilar, levant son verre, et cherchant prétentieusement des mots.) Permettez-moi, général... parmi ce brillant cortège... de vous souhaiter, la coupe en mains, la bienvenue dans notre maison... à l'issue de ces grandes manœuvres qui terminent si magnifiquement votre belle carrière... Car vous allez entrer dans une vie nouvelle, général... une vie plus retraitée, moins éclatante... Mais cela ne doit pas vous attrister... parce que vous y marcherez la tête haute... la tête protégée et comme illuminée par une auréole... l'auréole de votre glorieux passé militaire...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le décor représente un salon de province, chez la tante Émilie, à Figeac. A droite, dans l'embrasure de la porte-fenêtre donnant sur le jardin, un perroquet sur son perchoir. Deux portes au fond. Mobilier correct et glacial.

SCÈNE PREMIÈRE

CONSTANCE, puis EMILIE, puis LE GÉNÉRAL SERVIN.

Au lever du rideau, on entend des coups de pistolet dans le jardin. Constance regarde par la fenêtre. La tante Emilie entre en scène avec une irritation marquée : accent gascon discret.

ÉMILIE.

Constance !

CONSTANCE.

Mademoiselle !

ÉMILIE.

Qui fait ce bruit-là ?

CONSTANCE.

Mademoiselle, c'est le frère de mademoiselle, M.

le genéral qui s'amuse à tirer des coups de pistolet dans le jardin.

ÉMILIE.

Ah! c'est insupportable !.. (Elle va à la fenêtre.) Général ?

VOIX DU GÉNÉRAL.

Voilà !

ÉMILIE.

Veux-tu, s'il te plaît, ne pas tirer ton pistolet, pendant que nous sommes en séance avec M. le curé et les dames de charité. Ces dames ne s'entendent plus.

VOIX DU GÉNÉRAL.

Bien... bien... c'est bien !...

ÉMILIE, retraversant le salon en rageant.

Vraiment, c'est inouï !... Il se croit toujours dans son hôtel de Clermont. Il ne se rend pas compte qu'à Figeac, chez une vieille demoiselle, ces habitudes militaires détonent, positivement, détonent !... (Appelant.) Constance !

CONSTANCE.

Mademoiselle ?

ÉMILIE.

Vous enfermerez le pistolet dans le fond d'une armoire, pour que le général ne le retrouve plus.

CONSTANCE.

Bien, mademoiselle.

ÉMILIE, s'éloignant.

S'il croit que je vais lui permettre de transformer ma maison en caserne ! Ah ! mais non, il se trompe !

Émilie sort. Le général arrive du dehors. Il paraît s'ennuyer, s'étire, bâille et se jette dans un fauteuil. Quelques secondes de silence, tandis que la bonne range.

LE GÉNÉRAL.

Constance !

CONSTANCE.

Monsieur?

LE GÉNÉRAL, mauvaise humeur.

Non, pas « Monsieur ». Je vous l'ai dit cent fois.

CONSTANCE, se reprenant.

Monsieur le général...

LE GÉNÉRAL, haussant les épaules, résigné.

Donnez-moi ma carte du Transvaal et mes petits drapeaux.

CONSTANCE, lui donnant ses objets.

Voilà (A part.) C'est moins bruyant, ça.

LE GÉNÉRAL, s'asseyant devant une table.

Voyons, où en sont-ils? Ah! les Boërs reparaissent dans le Natal, et de Wett...

Germaine et Blanche sortent de la pièce voisine.

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, GERMAINE, BLANCHE.

GERMAINE, allant embrasser le général.

Bonjour, papa!

LE GÉNÉRAL.

Tu quittes la séance? (Il voit Blanche.) Bonjour, mademoiselle! (Changeant de ton.) Il paraît que nous ne nous amusions pas, là-dedans?

GERMAINE.

On nous a renvoyées... parce que nous allions précisément commencer à nous amuser.

BLANCHE, *scandalisée et confuse.*

Oh !... Germaine !... Comment pouvez-vous dire?

GERMAINE, *au général.*

Oui... Figure-toi qu'on allait traiter une question de secours à une fille-mère... (*Riant.*) Alors, ces dames ont décidé que nos chastes oreilles...

BLANCHE.

Avouez que c'est assez naturel... (*Changeant.*) Mais n'allons-nous pas déranger le général, en restant ici ?

LE GÉNÉRAL.

Au contraire... je suis charmé !... Vous venez égayer ma solitude. Bavardez, sans vous occuper de moi.

BLANCHE.

Oh !... Général !... (*Elle s'assied près de Germaine.*) Alors, à Clermont, vous alliez vous promener à cheval, avec des officiers ?

GERMAINE.

A cheval, en voiture, en bicyclette... en automobile !... Nous allions dîner aux environs presque tous les soirs, en été. Quelquefois, on apportait un piano dans le breack, et on dansait sur l'herbe... C'était délicieux !...

BLANCHE.

Vous devez trouver du changement, ici ?

GERMAINE.

Un peu !

BLANCHE.

On est si collet-monté, à Figeac ! Si on savait qu'une jeune fille sort dans la rue avec des jeunes gens, elle ne pourrait jamais se marier. Ce n'est pas facile, allez, ici, de parler à un jeune homme !... Seulement, on se contente de très peu.

GERMAINE.

Cela n'en a que plus de prix.

BLANCHE, vivement.

A ce propos, est-ce qu'on veut toujours vous faire épouser M. Pègre ?

GERMAINE, indifférente.

Toujours.

BLANCHE.

Il est très gentil.

GERMAINE.

Très gentil.

BLANCHE.

Le voici, avec ces dames... On dirait qu'il est en sucre.

GERMAINE, souriant.

Candide !

Germaine fait semblant de s'absorber dans la lecture d'un livre. Causant entre eux, entrent M. le Curé, M. Pègre, tante Émilie, madame Bresson, madame Romieu, mademoiselle Sube et deux ou trois autres dames. Tous vont au général, à l'exception de M. Pègre, petit jeune homme très provincial et mis comme un sacristain, qui va s'accouder à la cheminée et contemple muettement Germaine.

SCÈNE III

LE GÉNÉRAL, GERMAINE, LE CURÉ, MONSIEUR PÈGRE, TANTE ÉMILIE, MADAME BRESSON, MADAME ROMIEU, MADEMOISELLE SUBE et DEUX OU TROIS AUTRES DAMES.

LE CURÉ, entrant.

Voilà ce qui peut s'appeler une séance.

ÉMILIE.

Oui, nous n'avons pas perdu notre après-midi.

MADAME BRESSON.

Savez-vous pour combien nous venons de distribuer, général ?

MADAME ROMIEU.

Pour quatre-vingt-dix francs !

MADEMOISELLE SUBE.

Soixante-cinq francs de bons de viande, et vingt-cinq francs de bons de pain !

LE GÉNÉRAL.

De quoi nourrir tout un régiment.

LE CURÉ.

Les pauvres sont si nombreux, dans ma chère paroisse.

ÉMILIE.

Il y en a surtout tant qui cherchent à nous tromper et ne méritent pas qu'on leur fasse la charité... (A mademoiselle Sube.) Voyons, mademoiselle Sube, si vous étiez fille-mère ?

MADEMOISELLE SUBE, choquée.

Oh ! Mademoiselle !

ÉMILIE.

Ce n'est qu'une supposition ! (Continuant.) Est-ce que ce sont les dames de charité que vous iriez trouver ?... A quoi serviraient alors les bureaux de bienfaisance ?

PLUSIEURS DAMES.

Evidemment ! Evidemment !

MADAME BRESSON.

Ah ! général, il nous faut joliment faire attention, allez... (Changeant de ton.) A ce propos, monsieur le

curé, vous n'avez pas éclairé notre religion sur le cas de ce malheureux dont nous avons à nous occuper. Faut-il lui accorder un secours ?

LE CURÉ.

Mais certainement... s'il est marié.

MADEMOISELLE SUBE.

C'est qu'il l'est deux fois.

LE CURÉ.

Fi ! madame !... Quelle plaisanterie.

MADEMOISELLE SUBE.

Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur le curé... Je ne me permettrais pas... Cet homme est Turc, et dans son pays...

LE CURÉ.

Oh ! alors, le cas est différent... mais fort délicat.

Il continue à causer.

MADAME ROMIEU.

Heureusement que nous avons, pour nous aider de ses conseils, un trésorier comme on n'en voit guère ! (*Se tournant vers M. Pègre.*) Monsieur Pègre ?

PÈGRE, *quittant vivement la cheminée.*

Mesdames ?

MADAME BRESSON.

Nous parlons de vous.

PÈGRE.

Vraiment ?

MADEMOISELLE SUBE, *finement.*

M. Pègre était trop occupé pour nous entendre.

PÈGRE, *très confus.*

Oh ! mademoiselle !

ÉMILIE.

Il n'y a pas de quoi rougir comme une jeune fille, monsieur Pègre !

LE CURÉ, au général.

On n'en fait plus, général, des jeunes gens comme ça.

LE GÉNÉRAL, entre ses dents.

Heureusement !

LE CURÉ, confidentiel au général.

J'ai même pensé, et depuis longtemps je voulais vous en parler, que M. Pègre serait tout à fait le mari qui conviendrait à mademoiselle Germaine.

LE GÉNÉRAL.

Vous croyez, monsieur le curé ?

LE CURÉ.

Nous ne pouvons pas trouver mieux ! C'est d'ailleurs aussi l'avis de mademoiselle votre sœur, qui est une personne si sensée, si sage... (A Émilie.) N'est-ce pas, mademoiselle, que M. Pègre...

ÉMILIE, venant s'asseoir entre eux.

C'est ce que j'ai toujours dit à mon frère ! On peut trouver des jeunes gens plus sémillants que M. Pègre...

LE GÉNÉRAL, entre ses dents.

En effet... sans s'éreinter à chercher !

ADÈLE.

On ne peut pas en trouver de plus solides.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! vraiment... si solides... vous croyez ?

LE CURÉ.

Solides ? Nous entendons, mademoiselle et moi, au point de vue des principes.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! bien... bien !...

LE CURÉ.

La chasteté chrétienne, général, est une vertu qui a toujours été considérée comme un don du ciel, elle n'a pas été dévolue à toutes les créatures.

LE GÉNÉRAL.

Heureusement, monsieur le curé, heureusement !

ÉMILIE.

Pourquoi ?

LE GÉNÉRAL, riant.

Mon Dieu !... à cause de la fin du monde...

ÉMILIE, haussant les épaules.

Voilà des plaisanteries comme on doit en faire sur le boulevard des Italiens. (Allant vivement vers sa nièce qui lit.) Germaine !

GERMAINE, levant la tête.

Ma tante !

ÉMILIE, à mi-voix, d'un ton bourru.

Tu pourrais quitter un peu ta lecture, quand il y a du monde.

GERMAINE, se levant.

Mais, ma tante !

ÉMILIE.

M. Pègre vient de m'exprimer le désir de te présenter ses civilités.

PÈGRE, surpris.

Moi ? (Vivement et avec un grand embarras.) En effet, mademoiselle, j'avais dit... je voulais...

GERMAINE, polie mais sèche.

Trop aimable !

On entend un bruit de cloches.

LE CURÉ.

Voilà les vêpres qui sonnent.

MADEMOISELLE SUBE.

Nous n'avons que le temps d'aller à l'église.

LE CURÉ, *facétieux.*

Vous n'allez cependant pas arriver avant M. le curé.

QUELQUES DAMES, *riant discrètement.*

En effet !..

MADAME ROMIEU, *à tante Émilie.*

Venez-vous, mademoiselle ?

ÉMILIE.

J'irai pour le Salut.

MADAME BRESSON.

Et après vêpres, vous verra-t-on à la musique ? J'ai promis à ma petite Blanche de l'y conduire.

MADEMOISELLE SUBE.

On doit jouer le pot-pourri du sous-chef.

ÉMILIE.

Oh ! alors... j'irai.

Nouveau bruit de cloches.

MADAME BRESSON.

Allons ! allons ! monsieur le curé, nous allons être en retard !

LE CURÉ.

C'en serait un scandale !

Le curé, Pègre, madame Bresson, madame Romieu et les autres dames gagnent la porte, en échangeant des saluts avant de sortir.

VOIX DIVERSES.

Au revoir ! A tout à l'heure ! Général, mesdames !

Tante Émilie accompagne ses visiteurs jusqu'à l'anti-

chambre. Le général se rassied dans son fauteuil, bâille, s'étire. Germaine reprend sa lecture. Quelques secondes de silence.

SCÈNE IV

GERMAINE, LE GÉNÉRAL, UN PERROQUET.

LE PERROQUET, crie.

Portez... arrrmes!

LE GÉNÉRAL.

Tiens! voilà Coco qui veut faire l'exercice... (Il va vers la cage.) Bonjour, Coco, portez arrrmes!

LE PERROQUET.

Portez... arrrmes!

LE GÉNÉRAL.

Présentez... arrrmes!

LE PERROQUET.

Présentez... arrrmes!

LE GÉNÉRAL.

Un vrai sergent!

GERMAINE, qui a observé tristement cette scène, va lentement à son père et l'embrasse.

Mon pauvre papa!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi dis-tu: mon pauvre papa!

GERMAINE.

Parce que tu me fais de la peine.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi est-ce que je te fais de la peine?

GERMAINE.

Parce que tu cherches, de toutes les façons, à tromper l'ennui qui te ronge, et que, cependant... tu t'ennuies à mourir.

LE GÉNÉRAL, *soupirant.*

Le changement a été si brusque... Hier encore, j'étais un chef, un homme qui commande... Et aujourd'hui je ne suis plus rien, rien !..

GERMAINE, *mélancoliquement.*

Nous aurions mieux fait de rester à Clermont ! Tu y avais des amis... Tu t'y serais moins ennuyé.

LE GÉNÉRAL.

N'être plus rien, dans la ville où nous avons été tout!... Quitter notre hôtel et tout notre luxe, pour végéter, avec six mille francs de rente dans un petit appartement... Ah ! non, merci.

GERMAINE.

Sommes-nous plus heureux, ici ?

LE GÉNÉRAL.

Ici, du moins, les choses et les gens ne nous obligent pas à faire, à chaque instant, la comparaison entre le passé et le présent.

GERMAINE.

Hélas ! Elle se fait d'elle-même, la comparaison !

LE GÉNÉRAL.

Et puis, ma sœur m'assurait qu'elle trouverait à Figeac de bons partis pour toi.

GERMAINE.

Je t'avais pourtant dit...

LE GÉNÉRAL.

Chut ! la voici !

Germaine se remet à lire.

SCÈNE V

LES MÊMES, TANTE ÉMILIE.

ÉMILIE, revenant vers Germaine.

Encore dans tes romans! *Le Maître de Forges*, par M. Georges Ohnet... Voilà vraiment une jolie occupation pour une demoiselle! Tu ne peux puiser que des idées malsaines dans toutes ces histoires inventées. (Vivement.) As-tu brodé la petite nappe pour l'autel de S. Joseph?

GERMAINE.

Pas encore.

ÉMILIE.

Pas encore?... Mais, Jésus Marie, qu'est-ce que tu fais donc, toute la sainte journée? (Soupirant.) Ah! M. le curé me le disait encore tout à l'heure: « Voilà une enfant qui a été très mal élevée et qui a besoin d'être beaucoup surveillée. » (Elle secoue la nappe de S. Joseph sur les petits drapeaux du général.) C'est bien dommage que sa pauvre mère soit morte. C'était une si sainte femme! (Changeant de ton.) Viendras-tu aux vêpres avec moi?

GERMAINE.

Excusez-moi, ma tante, j'ai très mal à la tête.

ÉMILIE.

Et à la musique?

GERMAINE.

Je suis un peu fatiguée.

ÉMILIE.

Je suis sûre que tu ne le serais pas, s'il s'agissait

d'aller cavalcader avec des officiers, comme tu le faisais à Clermont. Malheureusement pour toi, ces manières ne sont pas de mise à Figeac. Ici, il faut te contenter des divertissements honnêtes des dames de la société.

GERMAINE.

C'est-à-dire, aller tourner en rond pendant deux heures autour du kiosque, en écoutant « Les Diamants de la Couronne » ou « Le Pot Pourri » du sous-chef.

ÉMILIE.

Cela te servira peut-être mieux que d'avoir fait la folle avec les officiers de ton père! Dire qu'il n'y en a pas seulement un qui ait été capable de t'épouser!

GERMAINE, entre ses dents.

Qu'en savez-vous?

ÉMILIE, vivement.

Tu dis?

GERMAINE.

Rien, rien!

Elle reprend son livre.

LE GÉNÉRAL, bourru.

Allons, n'insiste pas. Tu vois bien que cette enfant est énervée.

ADÈLE.

Énervée!... Est-ce qu'on doit être énervée, à son âge? Ne serait-ce pas plutôt à moi de l'être, en voyant ta fille refuser les partis excellents que j'arrive à lui proposer.

GERMAINE, entre ses dents.

M. Pègre!

ÉMILIE.

Tu oublies un peu trop que tu n'as pas un sou de dot.

LE GÉNÉRAL, intervenant.

Émilie! Voyons.

ÉMILIE, blessée.

C'est bon! C'est bon! Je ne me mêle plus de rien! Voilà comment on est récompensée, quand on se dévoue pour sa famille. (Elle regarde Germaine.) Une demoiselle qui n'est seulement pas apprêtée à quatre heures de l'après-midi.

GERMAINE.

Mais je suis habillée, il me semble.

ÉMILIE.

Tu as ta robe de chaque jour.

GERMAINE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Eh bien, c'est dimanche, aujourd'hui. Le dimanche, on fait toilette

GERMAINE.

A Figeac!

ÉMILIE, vivement.

A Figeac, et ailleurs! Tâche au moins de ne pas me faire honte par ton habillement! Tu sais bien qu'après la musique, nous avons quelquefois du monde?

GERMAINE, soupirant.

Si je le sais!

ÉMILIE, qui est allée à la fenêtre.

Tiens! Madame Blandignière et ses deux demoiselles qui passent sur le cours? Le fils Blandignière est donc ici? Il a une redingote qui lui tombe jusqu'au bas des jambes et un petit chapeau qui ne lui tient seulement pas sur la tête! Il paraît que c'est la

grande mode, à Paris! Moi, je ne trouve pas ça coquet! Et toi, général?

LE GÉNÉRAL, lisant son journal.

Oh! moi! depuis que je suis à la retraite, je n'ai plus d'opinion.

ÉMILIE, toujours à la fenêtre.

Les demoiselles Grisard!... Oh! elles ont des toilettes d'un genre!... Tu ne sais pas si c'est madame Zandeau qui les habille?

GERMAINE, indifférente.

Non.

ÉMILIE.

C'est drôle, ces jeunes filles, elles ne sont allées qu'une fois à Paris, et elles ont trouvé le moyen d'en rapporter de l'accent.

GERMAINE, indifférente.

En effet...

ÉMILIE.

C'est très amusant de regarder passer le monde, on ne s'ennuie jamais! (Elle salue de la main.) Bonjour, madame Castérès.

GERMAINE, tristement.

On ne s'ennuie jamais!

ÉMILIE, redescendant.

Alors, décidément, tu ne veux pas venir à la promenade?

GERMAINE.

Non.

ÉMILIE.

A ton aise!... Moi, je vais m'apprêter.

Elle sort.

SCÈNE VI

LE GÉNÉRAL, GERMAINE, puis CONSTANCE.

LE GÉNÉRAL.

Ecoute, ma chérie, puisque nous sommes seuls, permets-moi de te dire, entre nous, que tu as peut-être tort de refuser aussi catégoriquement les offres de ta tante. En somme...

GERMAINE. d'un ton de reproche.

Oh! père, toi aussi?

LE GÉNÉRAL.

Ta tante a raison, au fond... Tu oublies que nous n'avons pas de fortune, ma pauvre petite...

GERMAINE.

Non, papa, je n'oublie rien, je t'assure.

LE GÉNÉRAL.

Alors, pourquoi ne pas vouloir te marier? Aimerais-tu quelqu'un?

GERMAINE.

Mon Dieu, non!

LE GÉNÉRAL.

Je connais cependant un jeune homme qui aurait bien fait ton affaire!

GERMAINE.

Qui?

LE GÉNÉRAL.

Roussel.

GERMAINE, vivement.

Roussel?

LE GÉNÉRAL.

C'est un brave garçon... un officier d'avenir. Et puis, je crois qu'il t'aime bien!

GERMAINE.

Moi aussi, j'ai beaucoup d'affection pour lui. Mais de là à l'épouser!... Non, vraiment, il manque un peu trop de brio, ce brave Roussel.

Au même instant, entre Constance. Elle porte un petit paquet de lettres.

CONSTANCE, entrant.

C'est le courrier de monsieur.

GERMAINE, se levant vivement.

Ah! (A son père qui a pris les lettres.) Il n'y a rien pour moi?

LE GÉNÉRAL.

Tu attends des lettres?

GERMAINE.

Peut-être!... Je ne sais pas.

LE GÉNÉRAL, regardant le courrier, tandis que Constance s'éloigne.

Je ne vois rien... (Décachetant les lettres.) Une demande de subvention pour un orphéon. Une lettre du capitaine Le Rey, une lettre de Rollot (Lisant cette dernière.) Il a eu, paraît-il, une exposition superbe, au Salon. Il a vendu tous ses tableaux. On parle de lui dans les journaux. (Levant la tête.) C'est vrai, il y avait hier un long article sur lui. Tu l'as lu?

GERMAINE, distraite.

Tu es bien sûr qu'il n'y a pas autre chose, dans tes lettres?

LE GÉNÉRAL, lui montrant le courrier.

Mais non, vois toi-même!

GERMAINE, *à part.*

Il n'y a rien, c'est qu'il viendra! (*Haut, nerveuse.*) Et qu'est-ce qu'il te dit, Le Rey?

LE GÉNÉRAL, *parcourant la lettre.*

Il me donne des nouvelles du régiment. Tiens! quelque chose qui t'intéresse!... Ton ancien adorateur...

GERMAINE, *vivement.*

D'Albigny?

LE GÉNÉRAL.

Oui, d'Albigny a donné sa démision.

GERMAINE, *agitée.*

Ah!... Pour quelle raison?

LE GÉNÉRAL.

Oh! aucune probablement. Ce garçon-là n'était pas fait pour le métier, et dès qu'il a pu...

GERMAINE, *à part.*

Sa démission?

Constance reparaît.

CONSTANCE, *à part.*

Il y a là un monsieur qui demande à vous voir... M. Aquilar de Noirétable!

LE GÉNÉRAL, *se levant.*

Aquilar? C'est Aquilar! (*A Constance.*) Mais qu'il entre! Ce cher ami!

Constance s'éloigne.

GERMAINE.

Je te laisse...

Elle s'éloigne. Constance introduit Aquilar.

SCÈNE VII

LE GÉNÉRAL, AQUILAR et à la fin CONSTANCE.

AQUILAR, entrant.

Bonjour, général!

LE GÉNÉRAL, allant au devant de lui.

Oh! mon cher Aquilar!... Quelle bonne surprise! Je suis ravi!

AQUILAR.

Et cette chère petite Germaine, comment va-t-elle? Il y a si longtemps que je ne l'ai vue... Depuis l'automne dernier, lorsqu'elle nous a fait le plaisir, à ma femme et à moi, de venir passer quelques jours chez nous, à Entrayguet.

LE GÉNÉRAL.

Germaine va bien, je vous remercie!... Mais qu'est-ce qui me vaut donc le plaisir de votre visite dans mon humble retraite?

AQUILAR.

Je viens d'accompagner ma femme à quelques lieues d'ici, à Notre-Dame de Rocamadour.

LE GÉNÉRAL, un peu surpris.

Vous y avez été en pèlerinage?

AQUILAR.

Mon Dieu, oui, je n'en rougis pas. Je n'ai pas de sot respect humain. Je trouve qu'il est quelquefois salutaire et très doux, dans la fièvre des affaires, de se recueillir un moment et, pour ainsi dire, de se re-

tremper l'âme parmi les impressions de l'enfance, impressions trop vite oubliées, hélas! Mais je ne suis pas venu ici pour vous faire un sermon. Seulement je me serais fait un remords de passer si près de vous, sans venir vous saluer.

LE GÉNÉRAL.

Du salut qu'on doit à un mort!

AQUILAR.

Oh! général!

LE GÉNÉRAL.

Je n'exagère qu'à moitié. Il n'y a plus que la machine qui vive, en moi. (Avec découragement.) Quand je pense que l'année dernière encore, chez vous, à Entrayguet, aux dernières manœuvres... Ah! c'était le bon temps, alors!... C'était le travail, la vie!... Et maintenant...

AQUILAR.

Maintenant, vous vous reposez sur vos lauriers.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Mes lauriers? Quels lauriers! Est-ce qu'on nous laisse le temps d'en recueillir, des lauriers? A peine arrivés au grade supérieur, il faut quitter la place, renoncer au travail, s'entendre condamner à l'inertie et à l'immobilité. Et cela, au moment où on désirait tant faire par soi-même quelque chose de grand, quelque chose qu'on a attendu toute sa vie, et qui ne viendra jamais.

AQUILAR.

En effet, il y a dans le règlement militaire des exigences...

LE GÉNÉRAL, se montant.

A la réforme... comme de vieux chevaux!... Et à

soixante-deux ans!.. Voyons, est-ce qu'un homme est décrépit, à soixante-deux ans, s'il ne s'est pas éreinté à faire la fête pendant sa jeunesse?

AQUILAR.

Certes, non! Vous êtes plus vert que bien des hommes de quarante ans.

LE GÉNÉRAL.

Franchement, ai-je l'air d'un invalide? Au contraire, je ne me suis jamais senti mieux dispos de corps et d'esprit.

AQUILAR.

C'est évident.

LE GÉNÉRAL.

Alors, vous m'avouerez que c'est dur, après avoir été un chef, un chef qui commandait et agissait de sa haute autorité, de sentir qu'on n'est plus rien, qu'une vieille culotte de peau que les soldats ne saluent même plus dans la rue.

AQUILAR, protestant.

Oh! général!

LE GÉNÉRAL.

Je dis bien... une vieille culotte!... Il n'y pas d'autre mot! A quoi suis-je bon, maintenant? A m'introduire comme un intrus dans les cafés d'officiers, pour faire quelque vague partie de manille, ou à aller m'asseoir sur la Place d'Armes, pour regarder de loin manœuvrer les soldats.

AQUILAR.

En deux mots, général, si vous voulez bien me permettre une plaisanterie innocente, l'heure de la retraite a bien sonné, mais pas celle de l'extinction des feux.

LE GÉNÉRAL, énergique.

Parfaitement.

AQUILAR.

Mais alors, pourquoi ne cherchez-vous pas dans la vie civile un emploi de vos grandes facultés?

LE GÉNÉRAL.

Quel emploi? Où... par qui... comment trouver un emploi convenable?... Je ne peux pourtant pas faire mettre dans les journaux « ancien militaire décoré demande place. » Voyons, Aquilar, franchement?...

AQUILAR.

Certes non, mais par vos relations... (Jouant la comédie du regret.) Ah! c'est vraiment dommage que je ne sois pas venu ici huit jours plus tôt.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Vous auriez eu une occupation pour moi?

AQUILAR.

Qui vous eût été comme un gant! — Malheureusement, il est trop tard... La situation est certainement prise.

LE GÉNÉRAL, alléché.

Une occupation, dans vos affaires?

AQUILAR.

Oui, dans un conseil d'administration. Mais il est inutile de vous en parler, pour ne vous donner que des regrets.

Un temps.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire?

AQUILAR.

Une affaire de mine.

LE GÉNÉRAL.

Bonne ?

AQUILAR, *confidentiel.*

On a déjà vu rôder des Anglais autour de nos terrains ?

LE GÉNÉRAL.

Oh ! alors !

AQUILAR.

C'est une affaire de mines de plomb.

LE GÉNÉRAL, *dédaigneux.*

De plomb ?

AQUILAR.

De plomb argentifère. Nous avons acheté, sur la frontière d'Espagne, des terrains contenant des gisements considérables de minerai !

LE GÉNÉRAL.

Diable ! C'est une grosse entreprise, alors ?

AQUILAR.

Une des grosses entreprises du siècle... tout simplement... Au reste, j'ai apporté mes plans, pour les étudier en chemin de fer, et si cela vous intéresse... (*Il sort de sa serviette des plans et des papiers et les étale sur une table.*) Tenez... voici... Cette partie, teintée en bleu, représente nos terrains.

LE GÉNÉRAL, *admiratif.*

Que de terrains ! Que de terrains !

AQUILAR.

N'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL.

Et vous êtes sûr qu'ils contiennent du minerai ?

AQUILAR, *montrant une brochure.*

Voilà le rapport des ingénieurs, qui en fait foi.

Vous voyez d'ici sur quel rendement nous pouvons compter, étant donnés surtout les nouveaux moyens d'extraction que nous emploierons?... Je n'insiste pas sur le côté patriotique de l'entreprise. Jusqu'à présent, la France était obligée de s'approvisionner de plomb argentifère à l'étranger. En draînant ainsi vers elle le métal précieux de nos voisins d'Espagne, je crois que nous rendons à notre pays un service signalé.

LE GÉNÉRAL, absolument convaincu.

En effet... votre entreprise est très intéressante, tout à fait intéressante.

AQUILAR.

C'est l'avis des plus hautes personnalités financières et politiques de l'Europe. Quand il s'est agi de constituer notre Conseil d'Administration, les demandes ont afflué de toutes parts.

LE GÉNÉRAL.

Je comprends cela.

AQUILAR.

Et quelques-unes venaient même de si haut que nous avons été plusieurs fois singulièrement embarrassés pour les refuser.

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, vous êtes au complet?

AQUILAR.

Oui... nous avons arrêté une liste de noms qui nous ont paru devoir rallier tous les suffrages. (Lisant sur une brochure.) En voici quelques-uns, au hasard. Président: Le Baron d'Ambert, administrateur de la société des sucreries hydrauliques; Vice-Président, don Hanco, grand-croix de l'ordre d'Isabelle

la Catholique, ancien président de la République de l'Uruguay Supérieur ; Administrateurs : le docteur Bassy-Joliet, ancien médecin des hôpitaux, M. Renaudin, ancien ingénieur des ponts et chaussées...

LE GÉNÉRAL, étonné.

Et vous n'avez pas de militaires, là-dedans ?

AQUILAR.

Non.

LE GÉNÉRAL.

C'est un tort.

AQUILAR.

Il y a bien une place que nous réservions pour la donner à un ancien officier. Mais je ne vous cache pas qu'il y a déjà plusieurs compétiteurs fort sérieux... Entre autres, le général d'Essonnes.

LE GÉNÉRAL, souriant ironiquement.

D'Essonnes ?... (Sans vouloir insister.) Et ce serait bien rétribué, cette place-là ?

AQUILAR.

Avec les appointements fixes, la part attribuée dans les bénéfices et les jetons, cela vaudrait une moyenne de vingt-cinq à trente mille francs par an !

LE GÉNÉRAL.

Crédié !

AQUILAR.

Sans compter l'honneur de faire partie d'un Conseil... Voilà tout à fait la situation qu'il vous aurait fallu... à vous... (Avec intention.) et à votre fille surtout !

LE GÉNÉRAL.

Oh ! oui, la pauvre petite, elle s'ennuie tant, à Figeac... Elle est malade d'ennui.

AQUILAR.

Et j'ai bien peur aussi que vous ne trouviez pas ici un grand choix de maris pour elle !

LE GÉNÉRAL.

Un tas d'abrutis !

AQUILAR.

Au contraire, à Paris, dans la haute société, au milieu de laquelle vous seriez lancé, elle aurait épousé...

LE GÉNÉRAL.

Qui elle aurait voulu, parbleu !... (Découragé.) Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

AQUILAR.

Ecoutez, général, ne vous désespérez pas... La partie n'est peut-être pas encore absolument perdue.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Vraiment, vous croyez ?

AQUILAR.

Je rentre directement à Paris. Je verrai ces messieurs.

LE GÉNÉRAL, avec élan.

Ah ! cher ami... Comment vous remercier ?

AQUILAR.

Ne me remerciez pas encore... Rien n'est fait... loin de là... Nous étions presque engagés avec le général d'Essonnes.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Vous savez qu'on m'a toujours reconnu certaines qualités d'administrateur. Je ne voudrais, à aucun prix, avoir l'air de débiner un collègue, mais enfin d'Essonnes était plutôt connu comme un officier de parade.

AQUILAR.

Je sais... je sais... Nous sommes très renseignés.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il y aurait à faire, en somme, dans votre Conseil d'Administration, si j'avais la chance d'avoir la place ?

AQUILAR.

Cela dépend !... Vous pourriez vous charger principalement de la surveillance du personnel.

LE GÉNÉRAL.

Bien ! bien ! C'est assez mon affaire, cela. Quand on a commandé deux régiments, on peut bien faire marcher quelques bureaucrates.

AQUILAR.

C'est d'ailleurs là-dessus que je me baserai, pour appuyer votre candidature.

Il se lève.

LE GÉNÉRAL.

Vous partez déjà ?

AQUILAR.

Je crois que mon train est à cinq heures un quart.

LE GÉNÉRAL.

Cinq heures vingt-cinq, exactement. Je sais cela, parce que je vais voir passer le train tous les jours, maintenant. C'est une de mes distractions favorites! Vous avez encore vingt minutes. Du reste, je vais vous accompagner jusqu'à la gare. (A Constance, qui rentre.) Vous direz à mademoiselle que je ne rentrerai que pour dîner.

CONSTANCE.

Bien, monsieur.

LE GÉNÉRAL, prenant le bras d'Aquilar.

Alors, vraiment, cher ami, vous pensez que tout n'est pas perdu?...

Ils sortent.

SCÈNE VIII

CONSTANCE, ÉMILIE.

ÉMILIE, reparaissant.

Quel est le monsieur qui vient de sortir avec le général?

CONSTANCE.

Je ne sais pas, mademoiselle.

ÉMILIE, très aigre.

Vous ne savez jamais rien! Il me semble cependant que quand un étranger vient chez moi, on pourrait me faire appeler.

CONSTANCE.

Ces messieurs ont parlé d'affaires.

ÉMILIE.

Tout le monde se cache de moi, ici! Le père pour ses affaires... la fille pour ses folies. C'est vraiment bien la peine de se dévouer pour sa famille! (Changeant de ton.) Je vais au salut, et puis je ferai un tour à la musique. (Allant à la fenêtre.) Il commence à y avoir beaucoup de monde sur le cours! (Revenant vers la bonne.) Nous aurons peut-être quelques personnes ce tantôt... Vous n'oublierez pas d'enlever les housses.

CONSTANCE.

Bien, mademoiselle.

ÉMILIE.

Et vous servirez, comme dessert, les petits gâteaux de dimanche dernier.

CONSTANCE.

Mademoiselle Germaine les a tous donnés à son chien.

ÉMILIE, sursautant.

A son chien! Des petits fours de chez Boudeux! J'aime mieux sortir, je lui dirais des sottises. (Sortant.) Pensez aux housses!

CONSTANCE.

Mademoiselle peut être tranquille.

ÉMILIE, déjà sortie, revenant.

Et l'abat-jour, que j'oubliais! (Elle enlève l'abat-jour qui est sur la lampe et le remplace par un abat-jour en dentelles, qu'elle est allée prendre dans une armoire. Puis elle sort, indignée.) Des petits fours à son chien!

CONSTANCE.

Voilà! Elle va à la promenade et moi je reste à travailler!

Elle s'assied devant la porte-fenêtre qui donne sur la rue.

SCÈNE IX

CONSTANCE. GERMAINE, et à la fin D'ALBIGNY.

GERMAINE, qui est entrée très agitée, à la fin de la scène précédente.

Où est l'Indicateur des Chemins de fer?

CONSTANCE, montrant la table.

L'Indicateur?... Je ne sais pas.

GERMAINE, *cherchant sur la table.*

Le train arrive pourtant bien à trois heures!... Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore ici?

CONSTANCE.

Mademoiselle attend quelque chose?

GERMAINE.

Non, c'est...

Elle s'arrête.

CONSTANCE, *l'œil en dessous.*

Alors, c'est peut-être quelqu'un?

GERMAINE, *vivement.*

Quelqu'un?

CONSTANCE, *qui se trouve près de la fenêtre, regardant machinalement au dehors.*

Eh!... mais, voyez ce beau monsieur, qui se promène de long en large devant la porte, et qui regarde de ce côté comme s'il n'osait pas entrer?

GERMAINE, *courant à la fenêtre.*

C'est lui... lui enfin!...

Elle va pour sortir.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Mademoiselle ne va pas descendre sur le cours sans chapeau?

GERMAINE, *très affolée.*

En effet, je n'ai rien à faire sur le cours! Je ne sais pas pourquoi je descendrais!... Mais... mon père est sorti?

CONSTANCE.

Oui, mademoiselle.

GERMAINE.

Et... ma tante?

CONSTANCE.

Elle est à la musique.

GERMAINE.

C'est bien, Constance. Laissez-moi.

CONSTANCE, sans bouger.

Oui, mademoiselle.

GERMAINE, vivement.

Eh bien, retirez-vous!

CONSTANCE.

Oui, mademoiselle!.. (Sortant.) En v'là, une histoire! Je vais prévenir mademoiselle!

Elle sort, tandis que Germaine, joyeuse, va à la porte-fenêtre et fait signe à d'Albigny de venir. (Pantomime par laquelle on devine que celui-ci hésite... Elle lui fait signe qu'elle est seule, qu'il n'y a rien à craindre. Elle le voit enfin se décider et va l'attendre, affolée, à la porte-fenêtre, qu'elle a ouverte toute grande.)

SCÈNE X

GERMAINE, D'ALBIGNY.

D'Albigny entre, l'air peu rassuré. Germaine lui saute au cou.

GERMAINE.

Toi, enfin, toi!... Trois mois que je ne t'ai vu! Ah! si tu savais!

D'ALBIGNY.

Prends garde, on peut nous entendre.

GERMAINE.

Non, je suis seule. Tout le monde est sorti.

D'ALBIGNY.

Es-tu sûre de cette bonne, qui m'a vu?

GERMAINE.

Comme tu as peur!

D'ALBIGNY.

J'ai peur... oui... pour toi.

GERMAINE.

Bah! Puisque tu es là!... Mais pourquoi me laisser sans lettre? Je devenais folle, tout simplement.

D'ALBIGNY.

En effet, tu m'as écrit des choses tout à fait déraisonnables, et je suis venu pour essayer de remettre un peu de bon sens dans cette petite cervelle affolée.

GERMAINE.

Pardonne-moi! Mais j'étais si inquiète!... Etais-tu malade... absent... enfin, raconte!...

D'ALBIGNY.

J'étais absent. Mon père m'a obligé de faire un voyage d'affaires. Il veut que je m'occupe de l'usine, puisque j'ai quitté l'armée.

GERMAINE.

C'est vrai! Tu as donné ta démission... sans me consulter!... Cela m'a fait beaucoup de peine!... Pourquoi ne me l'as-tu pas écrit?

D'ALBIGNY.

Je n'ai pas osé... On pouvait ouvrir tes lettres.

GERMAINE.

Le fait est que je suis comme une prisonnière, dans cette affreuse petite ville!.. Je suis malheureuse et triste... ah! triste à mourir... Je t'en prie, emmène-moi bien vite!... As-tu parlé à ton père? A quand, notre mariage?

D'ALBIGNY.

Je vais t'expliquer... (Très embarrassé.) Si tu savais?

GERMAINE.

Quoi?

D'ALBIGNY.

Eh bien, voilà... Mon père n'est pas encore très décidé... il cherche des difficultés. Il prétend qu'il avait d'autres projets pour moi...

GERMAINE.

Bref?

D'ALBIGNY.

Bref, il refuse son consentement.

GERMAINE, atterrée.

Ton père, refuser!... Mais ce n'est pas possible!... Voyons, Henri, ce n'est pas possible... (Réfléchissant.) A moins que tu ne lui aies dit que j'étais (Très bas.) ta maîtresse?...

D'ALBIGNY, vivement.

Pour qui me prends-tu?

GERMAINE.

Alors?

D'ALBIGNY.

Alors, je ne sais que faire...

GERMAINE.

Comment, tu hésites?

D'ALBIGNY.

Non, mais je pense que nous ferions peut-être mieux d'attendre... d'attendre quelque temps, pour le laisser revenir peu à peu à de meilleurs sentiments.

GERMAINE.

Attendre... attendre encore?... Mais je n'en peux

plus, moi ! J'étouffe ici !... Et puis, maintenant, ils se sont mis en tête de me marier. Ils me rendent la vie insupportable !... (Vivement.) Après tout, nous n'avons pas besoin du consentement de ton père !...

D'ALBIGNY.

C'est que je n'ai pas de fortune personnelle, moi... pas de situation !

GERMAINE.

Puisque nous nous aimons.

D'ALBIGNY.

Ah !... J'en ai vu, autour de moi, des ménages sans fortune. D'abord, c'est charmant !.. On ne pense qu'à s'embrasser, et on s'imagine qu'on s'embrassera toujours ! Cela dure quelques mois !... Puis, la vie reprend ses droits, dans sa réalité cruelle... Les enfants arrivent, et avec eux, les inquiétudes, les tracas, les tiraillements de toutes sortes, et l'amour s'envole, effaré !..

GERMAINE.

Ainsi?

D'ALBIGNY, très gêné.

Ainsi, je ne sais pas... je ne sais pas si mon devoir est de t'entraîner dans cette folie.

GERMAINE, qui commence à s'inquiéter.

Crois-tu qu'elle ne soit pas déjà faite, la folie?

D'ALBIGNY.

Je t'assure, ma chérie, que je te parle, en ce moment, dans ton intérêt uniquement. Oui, je sais, c'est cruel, très cruel...

GERMAINE.

Enfin, à quoi veux-tu en venir ?

D'ALBIGNY.

Mon Dieu ! Je ne sais pas, je n'ose te dire... J'ai peur de te faire de la peine, et cependant je crois

que cela est nécessaire pour ton bonheur. Je me demande si, dans l'état actuel des choses, tu ne ferais pas bien d'écouter les avis des personnes de ton entourage.

GERMAINE, vivement.

Et de me marier, n'est-ce pas? (Geste vague de d'Albigny.) Oh!

Elle fond en larmes.

D'ALBIGNY.

Si j'avais su!

GERMAINE, colère dans les pleurs.

Si tu avais su, tu ne serais pas venu! Voilà ce que tu veux dire, n'est-ce pas?

D'ALBIGNY.

Ma chérie, je t'en prie!... Je souffre autant que toi, je t'assure! Réfléchis un peu, voyons!... Tout pourrait encore s'arranger, si tu voulais!

GERMAINE, indignée.

Oui, si je voulais... Ah! vraiment c'est curieux comme les choses sont simples pour toi.

D'ALBIGNY.

Reconnais qu'il n'y a pas tout à fait de ma faute.

GERMAINE, comprenant enfin et de plus en plus énergique jusqu'à la fin de scène.

Non, en effet, ce n'est pas de ta faute! C'est moi qui ai été folle de t'écouter... d'avoir confiance en toi.

D'ALBIGNY.

J'ai toujours été sincère.

GERMAINE.

Sincère... tant que mon père était ton général.

D'ALBIGNY.

Oh! Germaine!

GERMAINE.

Mais maintenant que je ne suis plus qu'une petite fille sans dot...

D'ALBIGNY.

Tu ne me comprends pas... Je te demande seulement d'attendre... de réfléchir.

GERMAINE.

Ne mens pas ! Je te connais, maintenant ! Tu ne me répondais pas, parce que tu avais peur... et ce n'est que lorsque mes lettres sont devenues pressantes, que par peur, toujours par peur, tu es venu !

D'ALBIGNY.

Cela te prouve que je n'ai pas l'intention de te quitter.

GERMAINE.

Puisque tu es ici, tu vas voir mon père !... Je lui dirai tout !

D'ALBIGNY, vivement.

Tu n'oseras pas!

GERMAINE.

Ah ! misérable ! tu comptais là-dessus !... (Méprisante.) Et voilà l'homme que j'ai aimé !...

D'ALBIGNY.

Prenez garde, Germaine, on peut vous entendre !...

GERMAINE, s'effondrant.

Ah ! le lâche ! le lâche !

D'ALBIGNY.

Ce n'est pas devant vos menaces que je céderai !...

GERMAINE, suppliante.

Je t'en prie, mon chéri, ne m'abandonne pas !... Je t'aime... tu le sais bien !...

D'ALBIGNY, gagnant la porte.

Je vous promets, Germaine, de faire tout mon possible auprès de mon père...

GERMAINE, vivement.

Comment, vous partez ?...

D'ALBIGNY.

Il est préférable pour vous que votre famille ne me trouve pas ici !

GERMAINE, avec force.

Vous ne partirez pas avant d'avoir parlé à mon père !

D'ALBIGNY.

Cependant... Germaine.

GERMAINE.

Vous ne partirez pas.

D'ALBIGNY.

Je vous assure... il vaut mieux...

GERMAINE, avec éclat et lui barrant la porte.

Vous ne partirez pas.

Au même moment, apparaît tante Émilie, suivie de Constance. Elle entend les derniers mots et demeure atterrée.

D'ALBIGNY, se retournant et l'apercevant.

Oh ! (Très gêné, mais reprenant son calme.) Permettez-moi de me retirer, mademoiselle... Le général saura où me trouver, s'il le juge nécessaire.

GERMAINE, douloureusement.

Oui, oui... partez ! partez !... que je ne vous voie plus jamais !... Oh ! le lâche ! le lâche !...

Il sort. Elle tombe accablée et pleurant.

SCÈNE XI

GERMAINE, ÉMILIE, CONSTANCE.

ÉMILIE, après un temps pendant lequel, atterrée par cette énormité, elle va et vient, incapable de prononcer une parole.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu refusais tous les partis que je te présentais ! (Germaine pleure.) Un *amant!* tu as un *amant !* (Germaine pleure de plus en plus.) Nous allons voir ce que ton père va dire de ta conduite.

GERMAINE, sanglotant.

Mon père !... Oh ! ma tante, je vous en supplie, ne dites rien à mon père.

ÉMILIE, sans l'écouter.

Je ne pense pas que, cette fois, il puisse encore te défendre !

GERMAINE, suppliante.

Ma tante, je vous en conjure, attendez ! Je lui dirai moi-même !

ÉMILIE.

Attendre ? Pour que tu continues à déshonorer ma maison ? Pour que tu continues à me rendre la risée de toute la ville ? Non, non ! Je n'attendrai pas ! Je suis bien aise, au fond, de montrer au général, le résultat de la remarquable éducation qu'il t'a donnée. Quand je me permettais quelques conseils, il me traitait de vieille radoteuse, de vieille folle !.. (Voyant que Germaine s'est levée brusquement.) Où vas-tu ?

GERMAINE, gagnant la porte.

Peu vous importe !

ADÈLE.

Reste ici.

GERMAINE.

Non !

Elle sort, en battant la porte.

ÉMILIE, *tombant dans un fauteuil.*

Oh ! cette enfant ! cette enfant me tuera !

SCÈNE XII

ÉMILIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Ah ! Vous avez bien tort de vous mettre dans un pareil état, allez !

ÉMILIE.

Mais c'est affreux ! Demain, ce soir, toute la ville saura que ma maison est déshonorée.

CONSTANCE.

Mademoiselle n'y est pour rien.

ÉMILIE.

Constance, je vous en supplie !... Ne dites rien à personne !... Si vous me promettez de garder le silence sur cet affreux malheur, je vous donnerai... (*Avec élan.*) Je vous donnerai mon chapeau vert !

CONSTANCE, *vivement.*

Mademoiselle peut être tranquille ! (*Apercevant le général qui rentre.*) Voici le général.

ÉMILIE.

Pourvu qu'il ne fasse pas un malheur !

Constance sort. Le général apparaît, tout souriant.

SCÈNE XIII

ÉMILIE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, entrant très gai.

Bonjour, Émilie ! Déjà rentrée ? Eh bien, la musique a-t-elle été brillante ?

ÉMILIE.

Très brillante, merci.

LE GÉNÉRAL.

Et les potins ?

ÉMILIE, entre ses dents.

Quand tu les connaîtras !...

LE GÉNÉRAL, plaisantant.

Oh ! oh ! Il y a du nouveau, à Figeac ? On a surpris le directeur de l'enregistrement avec la bonne du secrétaire de la Préfecture?...

ÉMILIE.

Tu as tort de te moquer tellement des autres.

LE GÉNÉRAL.

Bah !

ÉMILIE.

Il ne faut pas faire aux autres ce que...

LE GÉNÉRAL.

A propos de quoi me dis-tu cela?

ÉMILIE.

A propos de rien !

LE GÉNÉRAL.

Je suis très content, moi !

ÉMILIE, *vivement.*

De quoi ?

LE GÉNÉRAL.

D'un projet que j'ai. Je t'en parlerai plus tard. Je suis très content.

Il se frotte les mains.

ÉMILIE.

Moi aussi, j'ai à te parler. Je voudrais même te parler tout de suite.

LE GÉNÉRAL.

Quelle mine tu fais ! De quoi s'agit-il ?

ÉMILIE.

De certaines choses qui te concernent... certaines choses si graves que je n'ose pas te les dire.

LE GÉNÉRAL, *un peu inquiet.*

Quelles choses ?

ADÈLE.

Seulement, comme il est certain qu'elles t'arriveraient tôt ou tard aux oreilles, j'aime mieux te prévenir... Il est encore préférable que tu les apprennes par moi que par *quelqu'un plus...*

LE GÉNÉRAL.

Fais moins de phrases, je t'en prie !

ÉMILIE.

C'est... à propos de Germaine.

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Eh bien ?

ÉMILIE.

Eh bien, Germaine a commis une imprudence grave.

LE GÉNÉRAL.

Une imprudence ?...

ÉMILIE.

Je ne peux pas te le dire comme ça... sans préparations.

LE GÉNÉRAL.

Parle... voyons !...

ÉMILIE.

Elle a un amant, voilà !

LE GÉNÉRAL, sursautant.

Germaine !... Un amant !... Mais c'est impossible !... Tu mens ! (Il appelle.) Germaine ! Germaine !

ÉMILIE.

Mon pauvre !...

LE GÉNÉRAL, appelant.

Germaine !... (Furieux.) Qui est-ce qui t'a dit cette infamie-là ?

ÉMILIE.

Personne ! Je l'ai vu.

LE GÉNÉRAL.

Où ?

ÉMILIE.

Ici.

LE GÉNÉRAL.

Quand ?

ÉMILIE.

Tout à l'heure.

LE GÉNÉRAL, mouvement comme pour le poursuivre.

Où est-il ?

ÉMILIE.

Parti !

LE GÉNÉRAL, se ressaisissant.

C'est impossible ! Tu mens !

ÉMILIE, blessée.

Mon frère!

LE GÉNÉRAL.

Tu mens! Tu mens! (Il va à la porte et appelle impérieusement.) Germaine!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GERMAINE, qui entre, très pâle.

LE GÉNÉRAL, la voix tremblante.

Sais-tu ce dont t'accuse ta tante?

GERMAINE.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas vrai?

GERMAINE.

Si!

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai?...

GERMAINE.

C'est vrai!

LE GÉNÉRAL.

Tu as un amant?

GERMAINE.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

Qui?

GERMAINE.

D'Albigny.

LE GÉNÉRAL, lève la main pour frapper sa fille, mais s'arrête et va tomber accablé sur son fauteuil.

Canaille !

GERMAINE, allant craintive vers son père.

Il m'avait juré... J'ai eu confiance en lui...

LE GÉNÉRAL.

Malheureuse ! Au moment où j'allais faire ton bonheur !

GERMAINE, suppliante.

Pardon !

LE GÉNÉRAL, se levant brusquement.

Non, va-t'en !

GERMAINE.

Mon père ?

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en ! Sors d'ici.

GERMAINE.

Tu me chasses ?

LE GÉNÉRAL.

Oui !

GERMAINE.

Où veux-tu que j'aille ?

LE GÉNÉRAL.

Va rejoindre ton amant.

GERMAINE.

Mais c'est impossible !... Mon père !...

LE GÉNÉRAL, la repoussant.

De tout mon passé, il ne me restait plus que l'honneur... Tu me le voles... Va t'en !

GERMAINE.

Papa !

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en!

Germaine veut encore supplier son père qui la repousse d'un geste. Elle a à peine disparu qu'il veut la rappeler.

ÉMILIE, le retenant.

Laisse-la, va ! Elle n'ira pas bien loin.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le décor représente un salon, à Paris, chez les Aquilar, — salon attenant à une galerie où un buffet est servi. Mobilier luxueux mais disparate. Le genre d'un mobilier acheté à l'Hôtel des Ventes.

SCÈNE PREMIÈRE

PLUSIEURS DAMES et PLUSIEURS MESSIEURS

C'est jour de réception, l'après-midi. Le salon est plein de monde : les messieurs en habit, les dames en robes décolletées. D'autres, en jaquettes et robes montantes. Un groupe bavarde à l'avant-scène.

CHANDORÉ.

Savez-vous qui je viens de rencontrer dans l'escalier ?

MADAME CLARY.

Non.

CHANDORÉ.

Je vous le donne en cent, en mille...

MADAME CLARY.

Le roi de Grèce ?

CHANDORÉ.

Ce ne serait pas étonnant. Mieux que cela !...

MADAME DE LOURMELLES.

Qui alors ?

CHANDORÉ.

Son Excellence le nonce apostolique.

MADAME CLARY.

Vous avez rêvé ?

CHANDORÉ.

Non.

MADAME DE LOURMELLES.

Le nonce, chez Aquilar ?

SAINT-FÉLIX.

Aquilar de Noirétable, s'il vous plaît !

MADAME DE LOURMELLES, riant.

Je n'y pense jamais !...

CHANDORÉ.

De Noirétable depuis un an !...

SAINT-FÉLIX.

Et comte depuis un mois !...

MADAME CLARY.

Comte... d'apothicaire...

SAINT-FÉLIX.

Non, du pape !

MADAME CLARY.

Ah ! bah !

CHANDORÉ.

Vous n'avez donc pas félicité la patronne ?

MADAME CLARY.

J'ignorais cet anoblissement... Mais pourquoi ?

CHANDORÉ.

Aquilar a fait réparer les fresques du Vatican.

MADAME CLARY.

A ses frais ?

CHANDORÉ.

Non, à ceux de ses actionnaires.

SAINT-FÉLIX.

En attendant, il paraît qu'il est en train de fonder à Rome, avec le denier de Saint-Pierre, une immense agence de renseignements !

MADAME CLARY.

L'agence Havas catholique.

CHANDORÉ, riant.

Vous verrez qu'il finira par faire de la publicité sur les scapulaires !

MADAME CLARY, choquée.

Oh ! taisez-vous !

MADAME DE LOURMELLES, id.

Vous n'êtes qu'un impie !

CHANDORÉ.

En tout cas, les de Noirétable ont eu une idée vraiment originale, avec leur sept à neuf...

MADAME DE LOURMELLES

Originale et pratique ! On se trouve ainsi tout habillé pour dîner et sortir ensuite !

MADAME CLARY.

C'est très parisien !

Ils continuent à bavarder, tandis que le général Servin, qui vient d'entrer dans le salon en compagnie de Roussel, descend à l'avant-scène.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL SERVIN, ROUSSEL.

LE GÉNÉRAL,

Avouez que j'ai bien fait de vous amener ici? Vous ne manquerez pas d'y faire des relations, qui vous seront agréables, pendant votre séjour à l'Ecole de guerre!

ROUSSEL.

Oh! vous savez, mon général, que je suis un ours et qu'en dehors de mon travail...

LE GÉNÉRAL.

Vous avez tort, mon ami, vous avez tort. Un jeune homme doit se répandre et fréquenter un peu toutes les sociétés. J'ai été comme vous, alors que j'étais militaire! Je ne voyais que mon métier et ne vivais que pour lui!... Puis, lorsque l'heure de la retraite est arrivée, je me suis aperçu que je ne savais rien de la vie, et j'ai été bien heureux de trouver sur ma route un de ces financiers que je dédaignais autrefois.

ROUSSEL.

C'est vrai, mon général, vous en êtes aussi maintenant, de ce monde de la finance!

LE GÉNÉRAL.

Parfaitement, et j'y retrouve un peu de cette activité qui m'est nécessaire, et que j'aimais tant dans l'armée!... Vous ne pouvez vous figurer les gens

qu'on reçoit ici, mon bon Roussel!... Tout à l'heure, Son Eminence, le nonce apostolique!...

Ils s'éloignent en causant.

CHANDORÉ, *à Saint-Félix.*

Alors, vous croyez que les Plombs argentifères?...

SAINT-FÉLIX.

Un four, mon cher, un four crématoire!... La première émission ne leur a même pas permis de commencer les travaux d'extraction!...

CHANDORÉ.

Extraction de quoi?... On prétend que leurs minerais ne contiennent pas plus d'argent... que leur caisse!

SAINT-FÉLIX.

De Noirétable a pourtant l'air assez guilleret! Il poitrine! Voyez-le avec ces dames...

CHANDORÉ.

Oui, il a évidemment de l'estomac.

SAINT-FÉLIX.

Et du jabot!

CHANDORÉ, *vivement, très haut.*

Charmante matinée!...

Les deux hommes s'éloignent.

SCÈNE III

LES MÊMES, AQUILAR.

AQUILAR, *s'avançant, plein de désinvolture.*

Oh! mesdames, combien je suis confus!... Excucez-moi d'arriver ainsi en retard!...

MADAME CLARY.

La Bourse, sans doute?

AQUILAR.

Oh! non, pas du tout! Une sotte histoire à laquelle je me trouve mêlé malgré moi! Un duel!... Oui, un duel stupide entre deux de mes amis... M. de Maurevert et M. de Grancal!... Ça n'a aucune importance!

VOIX DIVERSES.

Aucune!... Evidemment!... Un duel!...

AQUILAR.

Parlons de choses plus sérieuses!... (Avec importance.) J'ai une recommandation importante à vous faire... très importante!...

PLUSIEURS PERSONNES.

Ah! ah!...

AQUILAR, gravement.

Que personne ne se défile à l'anglaise!

LES MÊMES VOIX, protestant.

Oh! Aquilar!

AQUILAR.

Éliane Deliry, la divette du « Joli-Théâtre » vient de me téléphoner qu'elle va venir.

CHANDORÉ, surpris.

Comment, Éliane Deliry...?

AQUILAR.

Ça a l'air de vous étonner?

CHANDORÉ, vivement.

Non, non, pas du tout!

AQUILAR, *allant à un autre groupe.*

Ah! vous aussi, mesdames, que je vous fasse une recommandation...

Il s'éloigne, allant de groupe en groupe annoncer la nouvelle.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins AQUILAR.

CHANDORÉ.

Je n'y comprends rien!... Eliane m'avait dit elle-même qu'elle ne remettrait jamais les pieds ici!...

SAINT-FÉLIX.

Pourquoi?

CHANDORÉ.

Mais parce que, la dernière fois, on lui avait promis un cachet de vingt-cinq louis, et qu'on lui a donné...

SAINT-FÉLIX.

Peau de balle!

CHANDORÉ.

Une action des Plombs!

MADAME CLARY, *aux messieurs qui s'assoient, en leur montrant une grosse dame qui entre.*

Quelle est donc cette grosse dame, qui fait son entrée en costume moyenâgeux?...

CHANDORÉ.

La comtesse Balandini! Elle a, paraît-il, un petit oratoire où, tous les jours à midi précis, lui apparaît Jeanne d'Arc

MADAME CLARY.

Vraiment?

CHANDORÉ, riant.

Mon Dieu, oui, tout arrive !...

MADAME DE LOURMELLES.

Et ce petit monsieur à longs cheveux, qui a l'air si empressé auprès d'elle ?

CHANDORÉ.

C'est son ami le plus intime, le plus fidèle... Jean Margenne, le romancier, qui a publié des livres si curieux sur le satanisme.

SCÈNE V

Les Mêmes, MARGENNE.

MADAME CLARY.

Est-ce que vous lisez toujours dans la main, mon petit Margenne?

MARGENNE.

Mais toujours, chère amie !

MADAME CLARY, tendant sa main.

Ça ne vous ennuie pas?...

MARGENNE, la prenant.

Comment donc?... Que voulez-vous que je vous dise !... Que vous êtes jolie... adorable?...

MADAME CLARY.

Oh! non, pas de banalités! des choses sérieuses! Par exemple... combien aurai-je d'enfants ?

MARGENNE, examinant la main.

Oh ! oh ! c'est difficile, très difficile !... Cela dépend

dépend un peu de vous... beaucoup plus que de moi!... (*Vivement.*) Ah! par exemple!...

MADAME CLARY.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARGENNE.

Vous n'aurez que trois moutards... et je leur trouve huit pères!

Rire général.

MADAME CLARY, *furieuse.*

Margenne, vous êtes monstrueux!

MARGENNE.

Ce n'est pas ma faute... C'est vous qui avez voulu!... J'ai lu ce qu'il y a, moi! A qui le tour, mesdames?

TOUTES LES DAMES.

Ah! non, non, non, merci!

Aquilar et don Hanco se sont approchés.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DON HANCO et AQUILAR.

DON HANCO, *s'avançant, accent rastaquouère.*

Moi, je veux bien... je n'ai pas peur!

MARGENNE, *prenant sa main et d'un ton prophétique.*

Vous vous appelez Don Hanco et vous êtes administrateur de la Société des Plombs argentifères des Pyrénées.

AQUILAR.

Oh! comme c'est malin! Moi aussi, je lirais dans la main!

MARGENNE, continuant.

Vous avez été trois fois président de la République de l'Uruguay Supérieur, et trois fois condamné à mort...

DON HANCO, souriant.

Ce pourquoi je ne me porte pas plus mal, d'ailleurs.

MARGENNE.

Vous ne pouvez pas rentrer dans votre pays.

DON HANCO.

De peur d'être fusillé !... C'est véridique !

MARGENNE.

Vous avez soixante-huit ans.

DON HANCO, vivement.

55, sénor, 55... (A demi-voix.) à cause qu'il y a des dames ! (Changeant de ton.) C'est tout ?

MARGENNE, cherchant.

Vos lignes sont très compliquées... Vous jouez remarquablement bien à l'écarté, et...

DON HANCO, retirant vivement sa main.

En effet, mes lignes sont très compliquées... Vous y perdriez votre latin !...

MARGENNE, bas à son voisin.

En tout cas, j'y retrouverais le grec !...

DON HANCO, à un monsieur qui passe près de lui.

Oune petite partie d'écarté, sênor...

LE MONSIEUR.

Si vous voulez, mon cher président !

Don Hanco et le Monsieur vont s'asseoir à une table et commencent une partie d'écarté. Au même moment reparaît le général Servin qui gagne l'avant-scène, après avoir serré, sur la porte, la main de Roussel.

DON HANCO, annonçant.

Le Roi !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *à Aquilar qui passe près de lui.*

Bonjour, de Noirétable !...

AQUILAR, *lui donnant une poignée de main rapide et essayant de s'esquiver.*

Bonjour, général ! Je vous demande pardon... A tout à l'heure !

LE GÉNÉRAL, *le retenant.*.

Attendez... Attendez donc...

AQUILAR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes allé à la Société, aujourd'hui ?

AQUILAR.

Non... divers rendez-vous !

LE GÉNÉRAL.

Vous avez eu tort, mon cher de Noirétable. Il est venu plusieurs personnes qui vous ont demandé.

AQUILAR, *impatienté.*

Pardon, général, deux mots à dire à ce monsieur... et je suis à vous... (*A part.*) Quel raseur !...

Il s'éloigne.

MARGENNE, *à part, en s'approchant du général.*

Il m'intéresse, celui-là. Est-il de mèche ou non avec Aquilar ? (*Haut.*) Eh bien, général, comment ça va-t-il ?

LE GÉNÉRAL.

Mais vous voyez ! Quoique je travaille beaucoup.

MARGENNE.

C'est vrai !... Vous êtes engagé dans une des plus grandes affaires du siècle ?

LE GÉNÉRAL.

Une affaire énorme, et qui enrichira la France entière, en même temps que ses actionnaires.

MARGENNE.

A ce propos, je suis bien heureux de vous voir. Comment se fait-il donc que vos actions...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Je préfère vous arrêter tout de suite. Je serais capable de vous donner des explications sur la partie financière. Or, je n'entends absolument rien à ces questions-là, moi !... Ce n'est pas ma spécialité ! (Apercevant Aquilar qui passe.) Mais voici de Noirétable qui sera heureux...

MARGENNE.

Non, non, ne dérangez pas M. de Noirétable... (Changeant de ton.) Je croyais pourtant que vous aviez rencontré certaines difficultés...

LE GÉNÉRAL.

Des difficultés qui n'en sont pas... Cette campagne de presse et ces basses manœuvres ne sont pas de taille à faire échouer notre entreprise... Son intérêt est trop élevé.

MARGENNE, faisant la bête.

Combien pour cent donnez-vous donc?

LE GÉNÉRAL.

Je parle de son intérêt patriotique! (A Aquilar qui passe.) N'est-ce pas, de Noirétable ?...

MARGENNE.

Non, non, inutile !... (Se levant.) Je vous demande pardon, général !... La duchesse m'appelle !.. (A part.) Décidément, il est de ceux qu'on roule !...

Il s'éloigne.

LE GÉNÉRAL, entreprenant le premier monsieur qui, depuis quelques instants, se trouve à ses côtés.

C'est d'ailleurs à assurer le triomphe définitif de notre œuvre, que je m'évertue, en donnant, à l'affaire des Plombs argentifères, un caractère essentiellement philanthropique !

CHANDORÉ, se défilant.

Noble but, général !

LE GÉNÉRAL.

Je voudrais, par exemple, arriver à l'organisation sur nos chantiers d'une espèce de caserne ouvrière, où des fêtes familiales seraient organisées le plus souvent possible, afin de distraire les travailleurs, et leur montrer que, s'ils sont des soldats, ils ne sont cependant pas des prisonniers.

Un murmure approbateur court dans les groupes, au milieu desquels le général continue à pérorer.

SCÈNE VIII

DEUX DAMES, dans le groupe qui écoutait le général.

L'UNE DES DEUX DAMES, se penchant vers l'autre.

Pardon, madame, de quoi parlait donc le général ?.. N'est-ce pas de la nouvelle prison de... (La reconnaissant.) Oh ! madame Lannoy !

L'AUTRE DAME.

Madame Herbelin !

MADAME HERBELIN.

Y a-t-il longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir !...

MADAME LANNOY, baissant la voix.

Depuis que nous nous sommes rencontrées là-bas, dans le parloir de...

Elles rapprochent leurs chaises.

MADAME HERBELIN.

Comment ne vous avais-je pas reconnue ? Cependant, quand on s'est rencontré dans de telles circonstances...

MADAME LANNOY, soupirant.

Oui, ce sont des moments qu'on n'oublie pas !... Et M. Herbelin ?... Est-ce qu'il ne s'est pas trop ressenti de son séjour ?...

MADAME HERBELIN.

Mais non, madame, pas trop ! Il avait un peu maigri seulement ! Et M. Lannoy ?

MADAME LANNOY.

Oh ! lui, il avait engraissé, au contraire !... De la graisse jaune !

SCÈNE IX

LE GÉNÉRAL, ROLLOT.

LE GÉNÉRAL, qui vient de reparaître, apercevant Rollot.

Bonjour, toi ! Je t'avais aperçu tout à l'heure... Où étais-tu donc ?

ROLLOT.

Je t'écoutais parler, de mon coin ! (Légèrement ironique.) Bravo ! Je ne te connaissais pas ces hautes capacités financières et philanthropiques !...

LE GÉNÉRAL.

J'exposais quelques idées personnelles.

ROLLOT, *changeant brusquement de ton.*

Dis donc, mon vieux ?

LE GÉNÉRAL.

Quoi ?...

ROLLOT.

Est ce que tu lis les journaux quelquefois ?

LE GÉNÉRAL.

Le moins possible !... Ils m'ennuient !

ROLLOT.

Ah ! bien !

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi me demandes-tu ça ?

ROLLOT.

Dame ! parce que les journaux parlent de votre entreprise.

LE GÉNÉRAL, *avec fierté.*

Cela ne m'étonne pas !

ROLLOT, *sans répondre.*

Il n'y a pas que les journaux, d'ailleurs !... Je sors beaucoup, je vais pas mal dans le monde, et j'entends ce-qu'on dit.

LE GÉNÉRAL.

Et qu'est-ce qu'on dit ?

ROLLOT.

Des choses que, souvent, tu n'aimerais pas entendre.

LE GÉNÉRAL.

Des potins, des calomnies !

ROLLOT.

C'est égal ! Je crois que tu ferais bien de faire attention... de te méfier même !

LE GÉNÉRAL, *bourru.*

Je t'en prie, mon ami, je ne me mêle pas de ta peinture!... Ne t'occupe donc pas de mes affaires... auxquelles tu n'entends rien !

ROLLOT.

Bon... bon... ça suffit!... J'avais cru devoir, par amitié... Mais ce n'est pas tout!

LE GÉNÉRAL.

Qu'y a-t-il?

ROLLOT.

Germaine n'est pas heureuse.

LE GÉNÉRAL, *ennuyé.*

Elle a besoin d'argent?

ROLLOT.

Non, ce que tu m'as donné pour elle est très suffisant.

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Tu ne lui as pas dit que cela venait de moi, n'est-ce pas?

ROLLOT.

Non... puisque tu me l'as fait promettre !

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'elle compte faire, désormais?

ROLLOT.

Elle cherche un emploi, pour occuper ses longues journées... Tu sais bien qu'elle n'a jamais revu ce misérable, depuis que son père l'a expatrié.

LE GÉNÉRAL.

Pour m'empêcher de le tuer!... Ah! Tiens! Parlons d'autre chose!

Au même moment, Aquilar reparaît et traverse le salon, allant au devant d'Éliane Deliry. Mouvement général de curiosité.

SCÈNE X

LES MÊMES, AQUILAR, ÉLIANE DELIRY.

AQUILAR, à Éliane.

Ah ! ma chère divette, voilà qui est gentil d'être venue ! Nous ne vous attendions presque plus !...

ÉLIANE.

C'est bien parce que c'est pour vous, allez !... J'ai tout juste le temps d'entrer et de sortir.

AQUILAR.

Et de nous dire quelque chose ?

ÉLIANE.

Toujours parce que c'est vous !

AQUILAR.

Je vais vous annoncer et faire préparer le piano. Vous avez votre accompagnateur ?

ÉLIANE, montrant un petit jeune homme qui est derrière elle.

Oui !

Aquilar va de groupe en groupe, fait ouvrir le piano... Tout le monde se range.

CHANDORÉ, se rapprochant d'Éliane.

Toi, ici ? Tu m'avais juré qu'on ne t'y repincerait plus !

ÉLIANE.

Tais-toi, écoute et regarde !... Tu vas rigoler, et à l'œil encore !

CHANDORÉ.

Pourquoi ?

ÉLIANE.

Je te dis que tu vas rigoler... pour les vingt-cinq louis qu'ils me doivent.

AQUILAR, *revenant vers Éliane.*

Quand vous voudrez, chère divette !...

ÉLIANE.

Mais tout de suite !... (*Elle va près du piano et se campe. L'accompagnateur prélude par quelques accords. Elle annonce.*) « Les gens de finance !

Les assistants se regardent un peu étonnés ; — elle chante.

Le monde entier étant leur fief,
Partout ils commandent en chef,
Les gens d'finance !
Et d'puis Pékin jusqu'à New-York,
Ils spécul'nt sur tout, mêm' sur le porc,
Les gens d'finance !

Une certaine gêne se produit dans l'assistance.

Roturiers, seigneurs et rastas,
On trouve de tout, dans le tas
Des gens d'finance.
Il en est même, avec doigté,
Qui n'tourn'nt qu'des rois à l'écarté,
Des gens d'finance !

Don Hanco, gêné, se dissimule, le mieux qu'il peut, derrière un groupe.

Tandis que certains font du bien
Et prouv'nt qu'ils ont l'cœur sur la main,
Les gens d'finance

La main d'bien d'autres, c'est certain,
S'trouv' dans la poch' de leur voisin
Pour la finance !

Le malaise devient général.

Envoi :

Vous qui portez si bien le frac,
Tâchez de vous garer du krack,
O gens d'finance !
Car on en vit, dans les prisons.
Au lieu d'reports, fair'... des chaussons,
Des gens d'finance !...

La gêne est à son comble parmi l'assistance. Les bravos ne sont pas francs. Seuls, quelques spectateurs, parmi lesquels, le général, Rollot, Margenne applaudissent franchement. M. et madame Aquilar se regardent avec ahurissement.

VOIX DIVERSES.

Charmant ! Charmant !

LE GÉNÉRAL.

C'est très bien, cela !

UN VIEUX MONSIEUR, convaincu.

Ces chansonniers de Montmartre, ils ne respectent rien !

MADAME AQUILAR, allant de groupe en groupe et s'agitant pour cacher le froid général.

Messieurs, voulez-vous accompagner ces dames au buffet !

Des groupes se forment, qui gagnent le fond.

ÉLIANE, s'approchant du premier monsieur.

Eh bien, qu'en dis-tu ?

CHANDORÉ.

Très drôle, mais tu sais, ce n'est seulement pas ta chanson qui est rosse !...

ÉLIANE.

Je crois en effet que j'ai jeté un froid, hein ?

CHANDORÉ.

A frapper les carafes !

ÉLIANE.

Je me sauve. . (Allant à Aquilar.) Excusez-moi, monsieur de Noirétable, de ne pas vous chanter autre chose, mais je n'ai pas une minute...

AQUILAR, vivement.

Allez, chère amie, allez ! Nous ne voudrions pas abuser de vous !...

Il accompagne Éliane, qui quitte le salon.

LE VIEUX MONSIEUR, convaincu.

Voilà une jeune personne qui a passé ici peu de temps... mais qui l'a bien employé !

Pendant tout ce qui précède, les invités ont gagné, par groupes, la galerie où est servi le buffet, et le salon s'est peu à peu vidé.

SCÈNE XI

AQUILAR, MADAME AQUILAR, et à la fin UN DOMESTIQUE.

MADAME AQUILAR, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ouf ! C'est fatigant de recevoir dans ces conditions-là. Tu n'as pas un cachet d'antipyrine sur toi ?

AQUILAR, dans un fauteuil, en face d'elle.

Si, si, toujours !

Il lui donne un cachet, madame Aquilar va prendre un verre d'eau au buffet, l'absorbe, puis revient.

MADAME AQUILAR.

As-tu entendu cette petite Éliane ? Quelle gaffeuse !

AQUILAR, brusque.

Ah ! je m'en fiche pas mal de la petite Éliane et de ses gaffes !...

MADAME AQUILAR, surprise.

Qu'est-ce que tu as ?

AQUILAR.

J'ai des préoccupations un peu plus sérieuses, je t'en réponds. Duclos, le directeur du « mouvement », m'a parlé.

MADAME AQUILAR, vivement.

Il t'a donné de mauvaises nouvelles?

AQUILAR.

Il a vu le rapport de la commission d'enquête !

MADAME AQUILAR.

Mauvais ?

AQUILAR.

Ecrasant !

MADAME AQUILAR.

Je m'en doutais ! Tu l'as lu?

AQUILAR.

J'ai déjeuné avec le ministre, qui me l'a communiqué. (Se grisant de mots.) Il est certain que l'affaire semblait avoir pour but, surtout en commençant, d'attirer l'argent des actionnaires sur nos terrains, plutôt que l'argent de nos terrains dans la poche des actionnaires.

MADAME AQUILAR.

Si, au moins, on nous avait laissé le temps !...

AQUILAR.

Oui, nous aurions fini par établir une espèce de

roulement qui... Seulement, dans ce pays-ci, ils ne savent pas voir grand, ils cherchent toujours la petite bête. (Vivement.) Quelle est l'affaire, je me le demande, où il n'y a pas une petite bête ?...

MADAME AQUILAR.

Certainement!...

AQUILAR.

Et puis, la politique se mêle de tout! On a dû s'emparer de mes attaches avec Rome! (Furieux.) Ils ont eu peur! Toujours les petits moyens qui tuent les grandes idées!... Je ne ferai plus d'affaires en France!... (Navré.) Au moment où je viens d'être nommé comte!... Quel effet au Vatican!...

MADAME AQUILAR.

Il faut nous tirer de là, à tout prix!

AQUILAR.

Il n'y a qu'un moyen, je te l'ai déjà dit. C'est l'intervention d'un grand financier, comme Danheim. Il n'y a que Danheim qui puisse nous sauver.

MADAME AQUILAR.

En réunissant notre affaire à celle qu'il a dans le voisinage... Je l'ai invité à dîner ce soir.

AQUILAR.

Tu crois qu'il viendra?

MADAME AQUILAR, avec intention.

J'ai aussi invité à dîner Germaine Servin.

AQUILAR, étonné.

La fille du général!

MADAME AQUILAR.

Elle est arrivée tout à l'heure... elle attend dans ma chambre. — (Elle sonne, au domestique qui entre.) Priez mademoiselle Servin de venir.

AQUILAR.

Mais pourquoi ?

MADAME AQUILAR, *confidentielle.*

Je crois Danheim très amoureux de Germaine.

AQUILAR, *très surpris.*

Pas possible !...

MADAME AQUILAR.

Depuis qu'il l'a rencontrée chez Rollot, il y a quelques mois, il ne parle plus que d'elle !

AQUILAR.

À son âge ?

MADAME AQUILAR.

A son âge !.. Alors, tu comprends !

AQUILAR.

Je comprends.

Germaine entre. Elle a une petite toilette très simple.

SCÈNE XII

AQUILAR, MADAME AQUILAR, GERMAINE.

AQUILAR.

Bonjour, chère enfant, nous sommes ravis de vous voir.

MADAME AQUILAR.

Vous êtes gentille d'avoir accepté de dîner avec nous.

GERMAINE.

C'est vous, madame, qui êtes très bonne de ne pas m'abandonner.

MADAME AQUILAR.

Nous ne sommes pas de ceux qui abandonnent leurs amis quand ils sont moins heureux.

AQUILAR.

Commencez-vous à vous habituer à votre nouvelle existence, à y prendre pied ?

GERMAINE.

Un peu. Ce n'est plus comme aux premiers jours, heureusement ! Ah ! cette arrivée à la gare d'Orléans ! J'ai d'abord songé à me jeter dans la Seine, tout simplement !...

AQUILAR, vivement.

Voulez-vous bien vous taire !...

GERMAINE.

J'ai eu peur, et l'idée me vint alors d'aller voir un camarade de mon père, le peintre Rollot. Pour lui, j'étais toujours la petite fille qu'il avait fait sauter sur ses genoux !... J'ai accepté son aide, comme autrefois les poupées qu'il m'apportait !... Mais j'ai une ambition !...

MADAME AQUILAR.

Laquelle ?

GERMAINE.

Je voudrais me suffire à moi-même.

AQUILAR.

Pas commode, pour une femme jeune et jolie.

GERMAINE.

Je crois pourtant y être arrivée.

AQUILAR.

Voyez-vous ça !...

GERMAINE.

A dater d'aujourd'hui, je suis employée à la banque Stein, en qualité de dactylographe !...

AQUILAR, surpris.

Comment ?

GERMAINE.

Ne me découragez pas d'avance.

MADAME AQUILAR.

Est-ce que ces jolis doigts ont été faits pour pianoter sur une machine à écrire...

GERMAINE.

Jolis ou pas jolis, il faut bien que ces doigts-là portent à manger à cette bouche-ci. (Avec enjouement.) Et puis, je vous assure, la machine à écrire, ce n'est pas plus ennuyeux, au fond, que le piano !...

MADAME AQUILAR.

Et vous avez été agréée comme ça, tout de suite, à cette banque Stein ?

GERMAINE.

J'avais une recommandation très chaude du baron Danheim.

AQUILAR.

Oh ! alors, je comprends. (Se levant.) C'est bien, de vouloir travailler !... Tout le monde doit travailler, aujourd'hui !... Moi, comme vous !... Excusez-moi donc, car il faut que j'aille retrouver aussi... ma machine à écrire ! Allons, à tout à l'heure, Germaine, à tout à l'heure.

Il sort, après avoir échangé un coup d'œil d'intelligence avec sa femme.

SCÈNE XIII

MADAME AQUILAR, GERMAINE, et à la fin UN DOMESTIQUE.

MADAME AQUILAR.

Vous allez justement avoir le plaisir de dîner tout à l'heure avec le baron.

GERMAINE, vivement.

Mais je ne suis pas habillée.

MADAME AQUILAR.

Vous êtes ravissante, tout simplement !

GERMAINE.

Oh ! madame !

MADAME AQUILAR.

Du reste, vous savez bien que c'est l'avis du baron !

GERMAINE.

Oh ! il me connaît si peu... A peine m'a-t-il vue trois ou quatre fois chez Rollot.

MADAME AQUILAR.

Quand il parle de vous, il en oublie le cours des Rios.

GERMAINE.

Vraiment ?

MADAME AQUILAR.

Je suis persuadée que si vous lui demandiez un service, n'importe lequel, il se mettrait immédiatement en quatre pour vous le rendre.

GERMAINE.

Mais je n'ai rien à lui demander.

MADAME AQUILAR.

Pour vous peut-être... mais...

GERMAINE, vivement.

Pour qui donc?

MADAME AQUILAR, prenant un ton grave.

Ma chérie, je vais vous parler tout à fait franchement. Je suis assurée de votre discrétion, n'est-ce pas ?

GERMAINE.

Sans doute !...

MADAME AQUILAR.

D'autant plus qu'il s'agit d'une personne qui vous est très chère... de votre père !

GERMAINE.

Comment?

MADAME AQUILAR.

Vous savez, n'est-ce pas, qu'il est vice-président du Conseil d'Administration, dans l'affaire des Plombs argentifères que dirige mon mari ?

GERMAINE, inquiète.

Est-ce que l'affaire ne va pas ?

MADAME AQUILAR.

Oui et non. Elle a beaucoup d'envieux et par conséquent beaucoup d'ennemis ! Comme toutes les jeunes entreprises, elle traverse un moment difficile... si vous voulez, la rougeole des affaires !... On clabaude, on cabale, on fait courir de mauvais bruits..

GERMAINE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME AQUILAR.

Et malheureusement, la débâcle aurait des conséquences pires que vous ne pouvez le supposer, cent fois pires !... des conséquences telles que j'ose à peine vous les préciser !

GERMAINE, très troublée.

Dites, madame, je vous en prie !

MADAME AQUILAR.

Ma pauvre enfant, les lois sont si mal faites et, surtout, si mal interprétées, dans les questions de finances!... Pour un oui ou pour un non, sans qu'on ait le temps de se retourner, c'est l'arrestation, la correctionnelle, la cour d'assises, sous l'inculpation de banqueroute frauduleuse ou de tentative de corruption!...

GERMAINE.

Mon père... en cour d'assises !

MADAME AQUILAR.

Et condamné peut-être !... Une condamnation absurde, inique, mais enfin une condamnation !

GERMAINE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME AQUILAR, convaincue.

Ah ! la loi est dure pour nous !

GERMAINE.

Et vous croyez que M. Danheim pourrait?...

MADAME AQUILAR.

Sauver la situation ? Mais tout simplement... d'un trait de plume !

GERMAINE, vivement.

Comment?

MADAME AQUILAR.

S'il voulait mettre son nom dans l'affaire, la confiance ressusciterait immédiatement.

GERMAINE.

Mais, si l'entreprise est chancelante... M. Danheim voudra-t-il aventurer...

MADAME AQUILAR.

Quelques centaines de mille francs? Une misère pour lui! Il a au moins cent millions! D'ailleurs, il les retrouverait vite. Et puis, s'il ne voulait pas se découvrir complètement, il pourrait prendre le prétexte de réunir notre affaire avec une autre qu'il a dans le voisinage, une affaire en pleine prospérité.

GERMAINE.

Vous croyez qu'il m'écouterait?...

MADAME AQUILAR.

Je suis persuadée que vous enlèverez la position, si vous le voulez.

GERMAINE.

Je verrai M. Danheim demain.

MADAME AQUILAR.

Demain, ce sera peut-être trop tard.

GERMAINE.

Alors?...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron Danheim.

SCÈNE XIV

MADAME AQUILAR, GERMAINE, LE BARON DANHEIM.

DANHEIM, *saluant.*

Chère madame! (*Surpris, en regardant Germaine.*) Mademoiselle!

MADAME AQUILAR.

Bonjour, baron! Comme vous êtes aimable d'avoir bien voulu nous consacrer cette soirée! (*Montrant Germaine.*) Je n'ai pas besoin de vous présenter mademoiselle Servin, n'est-ce pas?

DANHEIM.

Certes non, et je suis ravi de la rencontrer.

MADAME AQUILAR.

Croyez-vous qu'elle ne se trouvait pas assez élégante pour dîner avec nous?

DANHEIM.

Quelle plaisanterie!

MADAME AQUILAR.

J'ai eu toutes les peines du monde à la retenir. Je crois qu'elle a peur de vous...

DANHEIM, *à Germaine.*

C'est vrai?

GERMAINE.

Madame Aquilar exagère.

DANHEIM.

Comme si votre beauté, mademoiselle, n'était pas

la plus belle parure et la plus sûre raison de vous enhardir!

MADAME AQUILAR, à Germaine.

Ah! vous savez, ma chère enfant, que le baron n'est pas prodigue de ces compliments-là!...

GERMAINE.

Je suis très confuse...

Au même moment, apparaît un domestique.

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. le comte fait prier madame la comtesse de le rejoindre dans son cabinet.

MADAME AQUILAR.

Ah! bien!... j'y vais... (A Danheim.) Vous m'excusez, baron?

DANHEIM.

Comment donc, chère madame!

Madame Aquilar s'éloigne.

SCÈNE XV

GERMAINE, DANHEIM.

DANHEIM.

Eh bien, mademoiselle, avez-vous été voir mon ami Stein?

GERMAINE.

Oui.

DANHEIM.

Il ne vous a pas fait la cour?

GERMAINE.

Pas du tout. Il a été charmant. Il m'a présentée lui-même à son chef des Titres. Demain, j'entre en fonctions, cent cinquante francs par mois.

DANHEIM.

Cent cinquante! Il ne se ruinera pas, mon ami Stein!

GERMAINE.

Je ne lui demandais que ce qu'il donne à ses autres employées.

DANHEIM.

Vous êtes admirable. Mais savez-vous que ce petit orgueil vous sied à ravir? Je serais pourtant si heureux de vous être agréable.

GERMAINE.

Si je vous prenais au mot?

DANHEIM.

Essayez!...

GERMAINE.

Tant pis pour vous!...

DANHEIM.

Tant mieux!...

GERMAINE.

Alors, je me hasarde...

DANHEIM.

Je vous en prie...

GERMAINE.

Je vous préviens que vous allez bondir.

DANHEIM.

Je me cramponne.

GERMAINE.

Connaissez-vous l'affaire des Plombs argentifères, dont mon père est vice-président?

DANHEIM.

Et Aquilar, directeur? (Vivement.) Vous voulez prendre des actions?

GERMAINE.

Peut-être?

DANHEIM.

C'est madame Aquilar qui vous a donné cette bonne idée-là?

GERMAINE.

Oui.

DANHEIM.

Eh bien! à votre place, je n'écouterais pas madame Aquilar et je prendrais plutôt un bon petit livret de caisse d'Epargne.

GERMAINE.

Alors, l'affaire est mauvaise?..

DANHEIM.

Vous avez beaucoup d'affection, n'est-ce pas, pour votre père?

GERMAINE.

Oui... beaucoup.

DANHEIM.

Vous le voyez quelquefois?...

GERMAINE.

Non...

DANHEIM.

Vous pouvez cependant lui faire parvenir un avis?

GERMAINE, vivement.

Lequel?

DANHEIM.

Celui de s'éloigner le plus tôt possible de Paris, de faire un petit voyage... hors de France de préférence... Oui, conseillez-lui donc de partir... de partir demain... parce qu'après-demain, il serait peut-être trop tard!...

GERMAINE.

Oh! mon Dieu!...

DANHEIM.

Voilà ce que je pense de l'affaire des Plombs argentifères... (Vivement.) Bien entre nous, n'est-ce pas?... Pas un mot, surtout, pendant le dîner!

GERMAINE.

Je connais trop mon père pour ne pas être sûre qu'il refuserait de s'en aller, au moment du danger!

DANHEIM.

Il a été entraîné dans une caverne!...

GERMAINE.

Pour le sauver, il faudrait sauver l'affaire.

DANHEIM.

C'est qu'elle est perdue...

GERMAINE.

A moins d'un miracle!

DANHEIM.

Par exemple?...

GERMAINE.

Je ne sais pas... L'intervention de quelque financier puissant, dont le nom ramènerait le crédit... et permettrait à la seconde émission d'être couverte.

DANHEIM, très surpris.

Fichtre!... Je ne vous savais pas aussi forte en

finances ! (Changeant de ton.) Mais alors, chère amie, vous devez comprendre qu'aucun financier sérieux ne serait assez fou pour s'engager dans une telle entreprise ?...

GERMAINE, découragée.

Aucun, en effet...

DANHEIM, se rapprochant.

A moins qu'il ne se rencontre, de par le monde, un financier... qui s'appellerait Danheim ?

GERMAINE, vivement.

Ne possédez-vous pas une affaire superbe dans le voisinage ? Est-ce que vous ne pourriez pas les joindre ?

DANHEIM.

Comme vous êtes renseignée ! (Moqueur.) Ce sont les Aquilar qui...

GERMAINE.

Madame Aquilar m'a simplement prévenue du danger que courait mon père.

DANHEIM.

Et son mari, par dessus le marché ?

GERMAINE.

Je vous avoue que je me désintéresse de lui.

DANHEIN.

Entre nous, moi aussi !...

GERMAINE.

Mais, papa ?... Comment le tirer de cette horrible impasse ? Vous savez qu'il est honnête, lui !...

DANHEIM.

Je sais surtout que vous êtes sa fille... (Un temps. Danheim semble réfléchir.) Voyons, si je faisais la folie d'essayer de sauver cette affaire...

GERMAINE, avec élan.

Oh ! Monsieur, toute ma reconnaissance vous serait acquise.

DANHEIM.

Ne me parlez pas de reconnaissance !... Non, c'est autre chose que je désirerais.

GERMAINE.

Mon amitié ?... Oh ! bien franchement.

DANHEIM.

C'est beaucoup, mais...

GERMAINE.

Mais quoi ?

DANHEIM.

Croyez-vous que je ne serais pas très malheureux, avec cette amitié-là ?

GERMAINE.

Pourquoi ?

DANHEIM.

Parce qu'il est des femmes dont l'amitié vaut un supplice !... (Vivement.) Mais vous êtes donc aveugle ?

GERMAINE.

Je ne comprends pas...

DANHEIM.

Vous ne comprenez pas que, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, dans l'atelier de Rollot, je ne suis plus le même homme !... Mais oui, je ne suis plus le même !.. La Bourse, les affaires, ma fortune, tout m'ennuie, tout m'horripile !.. Je ne pense qu'à vous, uniquement à vous !... J'oublie les rendez-vous que je donne... je vais à d'autres que je n'ai pas donnés !... Je perds tout l'argent que je

veux !.. Oui, c'est ridicule... c'est absurde... Je vous aime... je vous aime comme un collégien... comme un fou !...

GERMAINE, très troublée.

Vous m'aimez ?... Et vous voudriez faire de moi votre maîtresse, n'es-ce pas ?

DANHEIM, essyant de l'enlacer.

Oh ! si vous vouliez...

GERMAINE, s'éloignant avec horreur.

La vilaine chose !...

DANHEIM.

Pourtant...

GERMAINE, très tristement.

Pourtant j'ai été à un autre !... Oui, voilà ce que vous n'osez pas me dire !... Oh ! ne vous gênez pas, allez !... Je suis seule, abandonnée, et je viens en suppliante vous demander votre argent !... Quels égards peut-on avoir pour une femme dans ma situation ! — Je n'accepte pas le marché.

Elle pleure.

DANHEIM, navré.

Voyons, voyons, je n'ai pas eu l'intention... ne pleurez pas... Je ne veux pas... Je suis désolé, mademoiselle... et très honteux !...

GERMAINE.

Je n'ai pas le droit de vous en vouloir... C'est moi qui ai été au devant de cette humiliation... Excusez-moi, monsieur...

DANHEIM.

C'est à vous de me pardonner. Je ne demande qu'une faveur... la permission d'arriver à vous faire oublier...

GERMAINE.

Que vous importe mon estime ou mon mépris?

DANHEIM.

Beaucoup, et je vais vous le prouver... Tout à l'heure, par affection pour votre père, vous m'avez fait une demande enfantine... pardonnez-moi le mot !...

GERMAINE.

Oubliez tout ce que je vous ai dit...

DANHEIM.

Eh bien, non... je ne veux pas l'oublier, et, cette demande que vous m'avez faite, je prétends au contraire la prendre au sérieux.

GERMAINE.

Je ne le veux plus.

DANHEIM, *avec force.*

Vous n'avez pas le droit de refuser ! .. Il y va du salut de votre père !... Et s'il me plaît, à moi, de sauver un brave homme, malgré vous, par dilettantisme de financier, pouvez-vous m'en empêcher ?...

GERMAINE.

Cependant...

DANHEIM.

Il y a toujours, dans la vie, un moment où l'on éprouve le besoin de faire une bonne action. Mes moyens me le permettent.

GERMAINE.

Alors, vraiment, vous feriez cela ?

DANHEIM.

Oui.

GERMAINE, *lui tendant la main.*

Par amitié... seulement ?

DANHEIM, *la lui serrant franchement.*

Par amitié... seulement.

Entrent M. et madame Aquilar.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, AQUILAR, MADAME AQUILAR, puis UN DOMESTIQUE.

AQUILAR, entre, l'air radieux de quelqu'un qui a écouté derrière la porte.

Bonjour, mon cher baron! Excusez-moi de ne pas être venu vous recevoir! Un travail urgent!

DANHEIM.

Vous êtes tout excusé.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la comtesse est servie.

MADAME AQUILAR, à Danheim.

Baron, voulez-vous m'offrir votre bras?

Danheim offre son bras à madame Aquilar. Aquilar donne le sien à Germaine. Ils vont quitter le salon, quand un second domestique apparaît.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Monsieur le comte, c'est une dépêche.

AQUILAR.

Une dépêche! (A Germaine.) Vous permettez? (Il prend la dépêche et l'ouvre.) Allons, bon! c'est bien ce que je craignais!

MADAME AQUILAR, inquiète et allant à son mari.

Qu'est-ce qu'il y a?

AQUILAR.

Non... rien... Ce sont les témoins de Maurevert et

de Grancal qui n'arrivent pas à s'entendre... (A Danheim.) Mon cher baron, vous ne m'en voudrez pas?.. Je serai obligé de vous quitter tout de suite après le dîner... On me prend comme arbitre...

DANHEIM.

Dans une affaire financière?

AQUILAR.

Non! dans une affaire d'honneur!

Sortie vers la salle à manger.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Au siège de la « Société des Plombs argentifères des Pyrénées ». Salon d'attente de l'Administration Générale. Au milieu, une grande table, couverte d'un tapis vert et de paperasses diverses. Aux murs, des plans et des vues photographiques. Porte à gauche sur laquelle est écrit : « Cabinet du Directeur » Porte à droite sur laquelle est écrit : « Cabinet de M. l'Administrateur délégué. » Au fond, portes ouvrant sur un vestibule où se trouvent les bureaux des huissiers.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX HUISSIERS et, par instants,
UN ACTIONNAIRE.

Au lever du rideau, le premier huissier, assis dans un fauteuil, lit un journal. Entre le deuxième huissier.

PREMIER HUISSIER.

Dis donc, mon vieux, tu as lu le rapport de la Commission d'Enquête sur nos travaux ?

DEUXIÈME HUISSIER.

Oui ! C'est coquet.

PREMIER HUISSIER.

La boîte est fichue, hein ?

DEUXIÈME HUISSIER, avec résignation.

Voilà les inconvénients du métier ! Sur dix maisons d'affaires, il y en a au moins cinq qui font le coup.

PREMIER HUISSIER.

Il n'y a plus moyen de gagner de l'argent sans travailler !

DEUXIÈME HUISSIER, soupirant.

Ah ! les placements deviennent fichtrement difficiles, par le temps qui court.

PREMIER HUISSIER

Ce qui vaut encore le mieux, vois-tu, ce sont les petites maisons bien popotes, qui donnent tout bonnement du trois pour cent.

Coup de timbre.

DEUXIÈME HUISSIER.

Tu entends ? On a sonné !

PREMIER HUISSIER.

Plus souvent que je vais me déranger ! Une boîte qui ne paie seulement pas ses employés !...

Entre un actionnaire — type de provincial timide.

L'ACTIONNAIRE, très poli.

Pardon, messieurs, où puis-je m'adresser pour le paiement des coupons, s'il vous plaît ?

PREMIER HUISSIER, gouailleur.

Pour le paiement des coupons ?... Au fond du couloir, guichet n° 2. Seulement, je vous préviens qu'il faut prendre un numéro.

L'ACTIONNAIRE.

Bien, merci.

Il sort.

PREMIER HUISSIER.

Le paiement des coupons !... Il ne doute de rien, celui-là, il doit venir de sa province.

DEUXIÈME HUISSIER.

A quoi vois-tu ça?

PREMIER HUISSIER.

Il est poli.

L'ACTIONNAIRE, reparaît, toujours très doux.

J'ai été au guichet n° 2. Il est fermé.

PREMIER HUISSIER, de plus en plus revêche.

Que voulez-vous que j'y fasse ?

DEUXIÈME HUISSIER.

Avez-vous un numéro?

L'ACTIONNAIRE.

Oui, le 822.

PREMIER HUISSIER.

Alors, allez au n° 4!...

L'ACTIONNAIRE.

Bien, merci.

Il sort.

DEUXIÈME HUISSIER.

Et le patron, dis-moi, est-ce que tu l'as vu ? Je commence à avoir peur pour nos gages, moi.

PREMIER HUISSIER.

Le patron ?... Voilà trois jours qu'il ne vient pas. (Confidentiel.) Mais je sais où il habite.

DEUXIÈME HUISSIER.

Avenue Kléber ?

PREMIER HUISSIER.

Non... l'autre adresse... en cas de malheur...

DEUXIÈME HUISSIER, vivement.

Tout n'est pas perdu, alors! (Réfléchissant.) A moins qu'il n'ait déjà pris le train.

PREMIER HUISSIER.

Oh! non!... C'est un lascar qui la connaît, celui-là!... Il ne part qu'au dernier moment.

L'ACTIONNAIRE, reparaît, toujours très poli.

On ne répond pas non plus au n° 4.

PREMIER HUISSIER.

Allez au n° 6, alors!...

L'ACTIONNAIRE.

Allez au n° 6? Etes-vous sûr que je trouverai quelqu'un, au n° 6? (Il réfléchit quelques secondes, puis tire un papier de sa poche.) J'aimerais mieux parler à un administrateur!... (Lisant son prospectus.) « Don Hanco, ancien président de la République de l'Uruguay Supérieur... »

PREMIER HUISSIER.

Il n'est pas ici.

L'ACTIONNAIRE.

Où peut-on le trouver?

PREMIER HUISSIER.

Au Brésil.

L'ACTIONNAIRE.

Ah!... (Lisant toujours son prospectus.) Pourrai-je voir alors monsieur le docteur Boissy-Joliet, médecin des hôpitaux?

PREMIER HUISSIER.

Vous le trouverez au Sénat.

L'ACTIONNAIRE.

Ah! Et M. Renaudin, ingénieur des ponts et chaussées?

PREMIER HUISSIER.

Il fait un pont en Transylvanie.

L'ACTIONNAIRE.

Ah ! Et le général Servin ?

DEUXIÈME HUISSIER.

Il va probablement arriver dans un instant. Si monsieur veut le voir.

L'ACTIONNAIRE, heureux.

Mais certainement, je veux le voir. Je serai ravi de le voir. Pourvu que je voie quelqu'un!... Ma femme veut absolument que je voie un de ces messieurs.

PREMIER HUISSIER.

Il faudra peut-être que monsieur attende...

L'ACTIONNAIRE, résigné.

J'attendrai.

DEUXIÈME HUISSIER, lui tendant des papiers.

Monsieur veut-il, pour tuer le temps, parcourir les prospectus de notre société?

L'ACTIONNAIRE.

Oh ! merci. Je les connais.

PREMIER HUISSIER, prenant un album sur la table.

Monsieur veut-il regarder les photographies de nos nouvelles usines? C'est très instructif. (Lui passant l'album ouvert.) Tenez, voici M. Aquilar de Noirétable, opérant lui-même dans son laboratoire.

L'ACTIONNAIRE.

Il est chimiste ?

PREMIER HUISSIER.

Oh ! oui, monsieur, et comme chimiste, on peut le dire, il n'a pas son pareil.

L'ACTIONNAIRE, feuillète pendant quelques secondes l'album, puis, le reposant sur la table.

J'ai envie d'aller faire une petite course... je re-

viendrai tout à l'heure. Je vais aller acheter un parapluie.

PREMIER HUISSIER.

Monsieur fera très bien. Le temps a l'air de vouloir se mettre à... l'orage. (Il accompagne jusqu'à la porte l'actionnaire qui sort. — Redescendant.) Il y aura donc toujours des gogos!..

DEUXIÈME HUISSIER.

Celui-là est de l'espèce la plus douce.

Bruit à la cantonade.

MÈGE, parlant au concierge qui a voulu l'arrêter.

Je vous dis que j'entrerai, moi, et que je le verrai, votre général.

DEUXIÈME HUISSIER.

En voilà un de l'espèce récalcitrante... Attention!

SCÈNE II

LES MÊMES, MÈGE, puis LE GÉNÉRAL.

PREMIER HUISSIER, s'avançant vers Mège, qui vient d'entrer.

Il n'est pas là, monsieur.

MÈGE.

On me l'a déjà faite en bas, celle-là !... Mais ça ne prend plus, vous savez, ça ne prend plus!... (Hors de lui.) Je le verrai... et je lui dirai un mot, au général.

Le général paraît, mais sans être vu de Mège et des huissiers.

DEUXIÈME HUISSIER, à Mège.

Tâchez de vous calmer, et donnez-nous votre carte.

MÈGE.

Ma carte? Elle est là sur ma poitrine, ma carte! (Montrant sa boutonnière où se trouve le ruban de la médaille militaire.) C'est ce petit ruban! (Fièrement.) Dites-lui, à votre général, que c'est un ancien soldat qui veut le voir: l'adjudant Mège! (Furieux.) Si ce n'est pas une honte que le Gouvernement autorise des choses pareilles! Ah! mais, tout général qu'il est, je lui ferai son affaire, moi, à ce vieux drôle.

PREMIER HUISSIER, apercevant le général.

M. l'Administrateur peut être assuré que nous n'aurions jamais laissé entrer cet homme chez lui...

LE GÉNÉRAL, leur faisant signe de s'éloigner.

C'est bon!... C'est bon!... (Les huissiers s'éloignent; s'avançant vers Mège.) De quel droit parlez-vous comme vous venez de le faire?

MÈGE, s'emportant.

De quel droit? Eh! bien, je vais vous le dire, de quel droit. . A force de patience, nous étions arrivés, ma bourgeoise et moi, à mettre trois mille francs de côté. Trois mille francs! ce n'est peut-être pas grand'chose pour vous, mais dans un ménage de pauvres gens, ça en suppose des privations. L'on se disait, à chaque sou que l'on économisait: « C'est pour la dot de la fillette! » Et v'là qu'un beau matin, je reçois un prospectus... (Prenant des papiers sur la table et les montrant.) un prospectus comme ceux-ci, tenez, où l'on promettait à ceux qui voudraient bien souscrire un tas de choses plus mirobolantes les unes que les autres!... Je n'y crois pas beaucoup, moi, à ces papiers-là, mais cette fois, tout de même, ça me parut sérieux!... Le papier était signé du général Servin, et, ayant été soldat moi-même, il me paraissait impossi-

ble qu'un ancien soldat, un officier, un général, prêtât l'appui de son nom à une affaire malhonnête!... Ah! bien ouiche! j'étais un joli jobard encore! — J'ai retiré mes trois mille francs de chez le notaire pour les donner à cette bande de crapules... Et savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre? C'est que leur société de malheur va entrer en liquidation et qu'ils sont foutus, mes trois mille francs. (Tapant sur la table à coup de poings.) Et si le Gouvernement ne fourre pas son nez dans l'affaire et ne nous fait pas rendre notre argent, c'est moi qui me ferai justice moi-même. Et nom de nom, il n'a qu'à bien se tenir, M. le général Servin!...

LE GÉNÉRAL, très troublé, mais avec calme.

Donnez-moi votre nom et votre adresse, monsieur. Vos trois mille francs vous seront rendus.

MÈGE.

Vous parlerez pour moi à ces messieurs de la société?

LE GÉNÉRAL.

Oui.

MÈGE.

Adjudant Mège, 104, rue Caulaincourt. Mais qui êtes-vous donc?

LE GÉNÉRAL, simplement.

Le général Servin.

MÈGE, confus.

Oh! mon général...

LE GÉNÉRAL.

Vous pouvez vous retirer...

MÈGE, ému.

Oh! mon général, pardonnez-moi!... J'étais si af-

folé... J'ai cru un instant, mais j'aurais bien dû penser qu'un général ne pouvait pas être un malhonnête homme !... Pardon, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Allez... je vous excuse...

Mège sort.

SCÈNE III

LE GÉNÉRAL, LE PREMIER HUISSIER.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je comprends pourquoi on ne voit plus Aquilar !... Huissier ?...

PREMIER HUISSIER, accourant.

Monsieur l'Administrateur.

LE GÉNÉRAL.

M. de Noirétable est-il venu ce matin ?

PREMIER HUISSIER, après une petite hésitation.

Il vient de partir, il y a cinq minutes.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Ce n'est pas vrai! (Changeant de ton.) L'avez-vous vu hier!

PREMIER HUISSIER, toujours hésitant.

Non, mon général... et je dirai même à M. l'administrateur, puisqu'il m'interroge, que M. le Directeur ne vient plus, depuis quelque temps déjà.

LE GÉNÉRAL.

Il ne vient plus!

PREMIER HUISSIER, s'enhardissant.

Et même, si M. l'administrateur voyait par ha-

sard M. le Directeur, il serait bien aimable de lui rappeler que c'était hier le 30, et que nous n'avons pas encore touché nos gages.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Comment! Vous n'êtes pas payés?... (D'un ton résolu.) Ah! mais, je vais immédiatement tirer tout ceci au clair, moi!

PREMIER HUISSIER.

Je me permettrai de demander à M. le général s'il sait où habite M. Aquilar de Noirétable?

LE GÉNÉRAL.

Avenue Kléber.

PREMIER HUISSIER, très sûr de lui.

M. l'administrateur ne trouvera personne, avenue Kléber.

LE GÉNÉRAL.

C'est cependant bien son adresse! J'y suis allé vingt fois...

PREMIER HUISSIER.

Que monsieur aille 21, rue de Dunkerque, au troisième... C'est là qu'il trouvera M. le Directeur.

LE GÉNÉRAL.

Il a donc déménagé?... Et sans m'avertir.

PREMIER HUISSIER.

On voit bien que M. le général n'est pas un financier de carrière! M. le général ne comprend pas.

LE GÉNÉRAL, en colère.

Quoi?... Qu'est-ce que je ne comprends pas?

PREMIER HUISSIER, finement.

La rue de Dunkerque, c'est près de la gare du Nord!

LE GÉNÉRAL, sèchement.

J'y vais... j'y vais tout de suite...

Il sort.

SCÈNE IV

LES DEUX HUISSIERS.

PREMIER HUISSIER, au deuxième qui traverse le vestibule.

Dis donc, le général qui court rue de Dunkerque !... J'ai plutôt idée qu'il va s'y casser le nez, hein?...

DEUXIÈME HUISSIER.

Je crois, ma parole, qu'il est sincère!... Il y va de son voyage...

PREMIER HUISSIER.

Et ça va probablement le mener loin, ce voyage-là !

DEUXIÈME HUISSIER.

Pauvre bougre ! Ce qu'ils l'ont roulé!..

SCÈNE V

AQUILAR, LES DEUX HUISSIERS et, un moment, LE CHEF DU CONTENTIEUX.

AQUILAR, entrant.

Huissier?

PREMIER HUISSIER, se retourne, très surpris.

M. le Directeur.

AQUILAR.

Le général est parti, n'est-ce pas?

PREMIER HUISSIER.

A l'instant même. Il voulait à toute force voir M. le Directeur, et il s'est décidé à aller chez lui.

AQUILAR, à part.

Chez moi? J'ai le temps!

Il va pour entrer dans son cabinet, l'huissier lui court après.

PREMIER HUISSIER.

Monsieur le Directeur m'excusera, si je l'importune, mais c'était hier le 30...

AQUILAR, *l'interrompant.*

Ah! oui... je sais, vos gages... (*Lui donnant de l'argent.*) Voici un acompte... seulement ne dites pas que je suis ici.

PREMIER HUISSIER, *s'inclinant.*

Bien, monsieur le Directeur! — (*Chantant.*) To! To! To! To!

DEUXIÈME HUISSIER.

Tu as de la veine. Nous allons partager...

PREMIER HUISSIER.

La peau!

A ce moment, le chef du contentieux, monsieur grave et décoré, une serviette sous le bras, traverse la scène.

AQUILAR, *l'apercevant.*

Ah! Ducastel!

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Monsieur le Directeur?

AQUILAR.

Rien de nouveau au Contentieux?

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Non.

AQUILAR.

Je suis content de vous voir. En votre qualité d'ancien magistrat, vous allez pouvoir me donner un petit renseignement.

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Tout à votre service.

AQUILAR, *un peu gêné.*

Si, par hasard, notre affaire ne prenait pas la tournure que nous espérons, qu'arriverait-il ?

LE CHEF DU CONTENTIEUX, *très calme.*

Au point de vue de l'affaire, mon cher Directeur, ou au vôtre?...

AQUILAR, *hésitant.*

Au mien.

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Vous ne l'ignorez pas?

AQUILAR.

Oui, mais enfin, comment cela se passerait-il?

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Eh! bien, voilà... Un commissaire de police viendrait chez vous, vers les six heures du matin, pour être sûr de vous trouver, et, après avoir fouillé tous vos meubles, il vous amènerait ici, pour faire une petite perquisition!... Vous voyez donc que si vous aviez quelques papiers... à laisser traîner...

AQUILAR.

Je vous remercie.

LE CHEF DU CONTENTIEUX.

Il n'y a pas de quoi.

Il s'éloigne gravement.

AQUILAR, allant à un huissier.

Huissier, il y a du feu dans mon cabinet?

PREMIER HUISSIER, souriant.

Un très bon feu! Monsieur le Directeur peut être tranquille.

AQUILAR.

C'est bon! (Apercevant le journal que le premier huissier lisait au début de l'acte et qu'il a laissé ouvert sur la table.) C'est vous qui lisez ces canards-là?

PREMIER HUISSIER.

Monsieur le Directeur?...

AQUILAR.

Je vous prierai d'aller lire cela ailleurs? (Poussant le journal du bout de sa canne.) Allons, enlevez-moi ça, et que je ne voie plus cette feuille ici, n'est ce pas?

PREMIER HUISSIER, ramassant le journal qui est tombé à terre.

Bien, monsieur le Directeur.

AQUILAR, gagne son cabinet.

Ma parole, c'est insensé! Ces mauvais journaux, c'est comme les mauvaises herbes! On a beau les arracher, il en sort de partout.

Il entre dans son cabinet.

PREMIER HUISSIER.

Il est épatant, il plastronne encore.

DEUXIÈME HUISSIER.

Toujours son œillet à la boutonnière.

PREMIER HUISSIER.

Il pourra s'amuser à en faire pousser sur sa fenêtre, à Fresnes!...

Apparaît Danheim.

SCÈNE VI

LES DEUX HUISSIERS, DANHEIM,
et à la fin AQUILAR.

DANHEIM, entrant.

M. Aquilar de Noirétable est-il là ?

PREMIER HUISSIER, embarrassé.

Je ne crois pas... monsieur.

DANHEIM.

Il y est.. je l'ai vu entrer. Dites-lui que c'est de la part...

PREMIER HUISSIER, s'inclinant jusqu'à terre.

De M. le baron Danheim.

DANHEIM, surpris.

Vous me connaissez donc ?

PREMIER HUISSIER, très obséquieux.

Oh ! monsieur le baron ! il y a vingt ans que je suis dans les affaires.

DANHEIM.

Eh bien ! allez dire à M. Aquilar de Noirétable qu'il a intérêt, vous entendez bien, intérêt à me recevoir immédiatement.

PREMIER HUISSIER, clignant de l'œil.

Compris, monsieur le baron !

Il va pour entrer chez M. Aquilar, mais, au même instant, la porte du cabinet de celui-ci s'ouvre précipitamment, et un nuage de fumée en sort.

AQUILAR, effaré, et sans voir Danheim qui lui tourne le dos

Huissier! Huissier! venez vite!. . Il y a le feu dans ma cheminée.

PREMIER HUISSIER, à mi-voix à Aquilar.

Monsieur le Directeur aura mis trop de papiers.

DANHEIM, se retourne et goguenard.

Ça y est! La dernière flambée! — Faut-il faire appeler les pompiers, de Noirétable?...

AQUILAR, très surpris.

Danheim!... (Aux huissiers.) Occupez-vous de faire éteindre ce petit feu.

DEUXIÈME HUISSIER.

Que monsieur le Directeur se rassure.

PREMIER HUISSIER.

Ce n'est rien, ces choses-là.

Ils entrent dans le cabinet d'Aquilar.

SCÈNE VII

AQUILAR, DANHEIM.

AQUILAR.

Pardonnez-moi, baron, de ne pas vous faire entrer dans mon cabinet! Il y a une telle fumée...

DANHEIM, ironique.

Vous en aviez tant à brûler, cher ami!...

AQUILAR.

Un simple classement!

DANHEIM.

Vous attendez déjà la police?

AQUILAR.

La police !... Mais... pourquoi ?...

DAMHEIM.

Dame, après un rapport comme celui de la Commission d'Enquête !... (Jouant l'étonnement.) Mais vous n'avez donc pas lu les journaux, ce matin ?

AQUILAR.

Tout cela n'a pas d'importance...

DANHEIM.

Je vous félicite de ne pas vous en émouvoir... Malheureusement, je crains que le public ne soit plus impressionnable. Il commence déjà à affluer dans le grand hall, le public, et il s'inquiète de trouver les guichets fermés.

AQUILAR.

Que voulez-vous que j'y fasse ? Je recommande toujours l'exactitude à mes employés. Pas moyen de l'obtenir.

Un temps.

DANHEIM.

Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

AQUILAR.

Mon Dieu... rien !...

DANHEIM.

C'est là évidemment ce qu'il y a de plus simple ! Mais encore ?

AQUILAR.

Je vous avoue que je n'ai pas d'idées bien arrêtées.

DANHEIM.

C'est la différence qu'il y aura peut-être, tout à l'heure, entre vos idées et vous.

AQUILAR, *faisant la grimace.*

Ah ! baron !

DANHEIM, *souriant.*

Excusez-moi... je ne l'ai pas fait exprès... Avouez qu'il s'imposait, entre nous.

AQUILAR.

Je tâcherai de le replacer à la prochaine occasion.

DANHEIM.

Vous la trouverez facilement.

AQUILAR.

Charmant !..

DANHEIM, *plein d'intention.*

Je vous fais perdre un temps précieux ?

AQUILAR.

Je vous avoue...

DANHEIM.

Vous aviez peut-être l'intention de prendre le chemin de fer...

AQUILAR.

Ma foi, baron, à moins que vous n'ayez quelque chose de mieux à me proposer !

DANHEIM.

En effet !...

AQUILAR.

Ah !...

DANHEIM.

Vous n'avez plus à vous préoccuper... Je bavarde un instant avec vous, en attendant mon caissier...

AQUILAR, *vivement.*

Mais alors ?...

DANHEIM.

Alors, voilà... vous pouvez faire annoncer qu'on paiera tout à l'heure à guichets ouverts.

AQUILAR, *s'épanouissant.*

Ah! baron! (*A part.*) C'est beau, l'amour!...

DANHEIM.

Je me substitue à votre société, si toutefois vous m'y autorisez...

AQUILAR.

Oh! baron! vous pourriez supposer... Comment vous remercier?..

DANHEIM.

Il n'y a pas de quoi.

AQUILAR.

Je vous donnerai la moitié de mes parts de fondateur.

DANHEIM.

Oh! non... non... C'est trop!...

AQUILAR, *à part.*

Trop!... (*Vivement.*) Est-ce que, par hasard, il y aurait de l'argent sur mes terrains?...

DANHEIM.

Vous me permettrez seulement de vous poser certaines conditions...

AQUILAR.

Je les attendais...

DANHEIM.

D'abord, vous aurez l'obligeance de me remettre, à moi, tout ce que vous n'aurez pas brûlé de vos papiers.

AQUILAR.

Je n'ai brûlé... que quelques lettres... intimes.

A ce moment, l'huissier sort du cabinet, tout noirci, en emportant un énorme panier plein de papiers brûlés.

DANHEIM.

Parfaitement !... Je me suis fait renseigner sur votre situation.

AQUILAR.

Elle est moins mauvaise que vous ne pouvez le croire.

DANHEIM.

Je n'en doute pas, mais enfin, j'ai besoin, vous le comprendrez, de compte précis... autant que je pourrai les trouver dans vos livres.

AQUILAR.

Ils sont à votre disposition.

DANHEIM.

Je dois vous dire aussi qu'il me semble, à première vue, que quelques remaniements s'imposent dans votre Conseil d'administration... Il y a, par exemple, un certain don Hanco...

AQUILAR, *vivement.*

Je vous le donne.

DANHEIM.

Tout à fait aimable !... Mais d'autres noms me paraissent aussi désignés d'avance à la radiation.

AQUILAR.

La plupart de ces messieurs m'ont été imposés... Soit dit entre nous, je ne leur confierais pas mon porte-monnaie.

DANHEIM.

Ni moi. (*Vivement.*) J'excepte, bien entendu, le général Servin.

AQUILAR.

C'est un honnête homme, mais de rapports bien difficiles, tatillon, méticuleux, touche à tout, et gaffeur !

DANHEIM, *assez sèchement.*

Vous me permettrez cependant de l'excepter de ses collègues.

AQUILAR, *vivement.*

Bien entendu !... D'ailleurs, sa fille est si intéressante !...

Un temps.

DANHEIM.

Maintenant, mon cher ami, excusez-moi d'aborder une question un peu délicate.

AQUILAR.

Abordez, je vous en prie.

DANHEIM.

Celle de la santé de madame de Noirétable.

AQUILAR, *étonné.*

Comment ?

DANHEIM.

Je lui ai trouvé mauvaise mine, hier soir. Elle m'a inquiété... positivement...

AQUILAR, *sans comprendre.*

Eh ! Elle va très bien...

DANHEIM, *continuant.*

Oui, je crains que l'hiver ne lui semble un peu rude, après tant d'émotions. Vous feriez peut-être bien de faire avec elle un petit voyage de quelques mois dans le midi,... en donnant votre démission temporaire de directeur.

AQUILAR, *comprenant.*

Ah !...

DANHEIM.

Cela me paraît tout à fait indispensable.

AQUILAR.

Ah ! ah !

DANHEIM.

Je suis obligé d'en faire une condition *sine qua non* de mon intervention.

AQUILAR.

Ah ! ah ! ah !

DANHEIM.

Consentez-vous ?

AQUILAR.

Je ferai tout pour vous faire plaisir.

DANHEIM, sortant un papier de sa poche.

Excusez-moi d'avoir préparé un projet, ou mieux, une promesse de contrat, que vous voudrez bien faire signer par l'administrateur de service.

AQUILAR.

C'est le général Servin.

DANHEIM.

Je la ferai ensuite déposer chez mon notaire, en attendant qu'il rédige le contrat lui-même, avec l'approbation de votre Conseil d'Administration.

AQUILAR, prenant le papier.

Je vais faire signer cela au général.

DANHEIM.

Dépêchez-vous, car le temps nous presse...

AQUILAR.

A qui le dites-vous ?

DANHEIM, sortant.

A tout à l'heure ! Je vais dans le hall donner des ordres à mon caissier.

AQUILAR.

Eh bien, me voilà encore sauvé, moi !... Je commence à croire à mon étoile !... (Apercevant le général qui entre.) Ah ! le général !

SCÈNE VIII

AQUILAR, LE GÉNÉRAL, et à la fin LE PREMIER HUISSIER.

AQUILAR, allant au général.

Vous arrivez bien, général ! — Je vous cherchais justement pour vous faire signer...

LE GÉNÉRAL, se précipitant sur lui, un journal à la main.

Ah ! vous voilà !

AQUILAR, affectant la surprise.

Permettez, général...

LE GÉNÉRAL, l'empêchant de parler, et lui mettant brutalement son journal sous le nez.

Que signifie ceci ?

AQUILAR.

Ça? (Il fait semblant de lire — puis très calme.) Des élucubrations de folliculaires mal renseignés !

LE GÉNÉRAL.

Des élucubrations, ce rapport ?

AQUILAR.

Qui vous dit que la Chambre en tienne compte...

LE GÉNÉRAL, violemment.

Et ces réclamations, dont j'ai été assailli ? Et ces

huissiers qui ne sont pas payés? Vos guichets, derrière lesquels il n'y a personne.

AQUILAR, *affectant de plaisanter.*

Cela arrive dans les meilleures administrations... Voyez à la Poste.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! n'essayez pas de me donner le change avec vos facéties. Quelle est notre situation ?

AQUILAR, *jouant l'étonnement.*

Vous ne la connaissez pas encore ?

LE GÉNÉRAL, *violent*

Quelle est notre situation ?

AQUILAR, *se résigne à répondre.*

Des plus prospères.

LE GÉNÉRAL.

C'est faux ! Je viens de chez vous... rue de Dunkerque... Vos malles étaient faites... Vous étiez sur le point de filer...

AQUILAR.

Oui, pour me rendre en personne sur nos chantiers...

LE GÉNÉRAL.

Filer, sans seulement vous préoccuper des remboursements que nous avons à effectuer ?

AQUILAR, *du ton le plus naturel du monde.*

Mais la Caisse est là pour les faire !...

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Combien devons-nous ?

AQUILAR, *sans y attacher d'importance.*

Le sais-je ? cinq ou six cent mille francs.

LE GÉNÉRAL, accablé.

Cinq ou six cent mille francs!.. Et le caissier n'a pas un sou!

AQUILAR, très calme.

Voulez-vous attendre quelques instants, et vous verrez...

LE GÉNÉRAL, ne sachant plus ce qu'il dit.

Je n'attends plus une minute...

AQUILAR.

Eh bien, puisque vous êtes si pressé, voulez-vous, je vous prie, signer ce contrat?

LE GÉNÉRAL, prenant violemment le papier.

Je ne signe plus rien sans regarder.

AQUILAR.

Regardez tout ce qu'il vous plaira, mais, surtout, dépêchez-vous!.. C'est une affaire qui ne souffre aucun retard.

LE GÉNÉRAL.

Je mettrai à l'examiner le temps qui sera nécessaire.

AQUILAR, haussant les épaules.

Il n'y a pas moyen de raisonner avec les gens de votre espèce!..

Il veut aller dans son cabinet.

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant.

Où allez-vous?

AQUILAR.

Travailler... préparer les échéances de cette après-midi...

LE GÉNÉRAL, au comble de la fureur.

C'est faux!.. Vous voulez m'échapper!..

AQUILAR, se débattant.

Mais vous êtes assommant, mon ami...

Il se dégage et veut gagner son cabinet.

LE GÉNÉRAL, lui barrant de nouveau le passage.

Vous ne sortirez pas avant de m'avoir complètement éclairé...

AQUILAR, exaspéré.

C'est trop fort... à la fin!... Comprenez donc ce qu'on vous dit.

Tandis que les deux hommes se collètent et qu'Aquilar essaie vainement d'échapper au général, le premier huissier apparaît à la porte du vestibule et les regarde avec sérénité.

AQUILAR, apercevant l'huissier et se dégageant.

Qu'est-ce que vous faites là, vous?

PREMIER HUISSIER, très calme.

Je demande pardon à ces messieurs. Je ne savais pas qu'ils étaient en affaires.

AQUILAR, très bourru.

Qu'est-ce qu'il y a? Que voulez-vous?

PREMIER HUISSIER.

M. le baron Danheim attend M. le Directeur à la Caisse.

LE GÉNÉRAL, étonné.

Le baron Danheim?

AQUILAR, au général.

Eh! bien, quand je vous le disais!... D'ailleurs, le baron va tout vous expliquer lui-même... Vous le croirez peut-être, lui! (A l'huissier.) Priez de ma part M. le baron de monter jusqu'ici. (Le général marche avec agitation. Aquilar répare devant une glace le désordre de sa toilette.) Quel sale caractère!

Apparaît le baron Danheim.

SCÈNE IX

LE GÉNÉRAL, AQUILAR, DANHEIM, et, un instant, UN HUISSIER.

AQUILAR.

Mon cher baron, excusez-moi de vous avoir fait monter, mais je vous serais obligé de tranquilliser un peu le général qui me fait une scène ridicule. Il ne veut pas croire...

DANHEIM.

De Noirétable a raison, général. Vous pouvez vous rassurer. Je prends l'affaire et je me charge de tout.

LE GÉNÉRAL.

Vous?...

DANHEIM.

Voici du reste une petite note que je vais immédiatement faire communiquer aux journaux. (Lisant.) « Les bruits qui circulaient sur la *Société des Plombs argentifères des Pyrénées* ont été reconnus absolument faux. Le baron Danheim vient en effet d'apporter à cette entreprise l'appui de son nom et de ses immenses capitaux. »

LE GÉNÉRAL, n'en croyant pas ses oreilles.

Mais alors, nous sommes sauvés !

DANHEIM.

Oui !.. Vous êtes sauvés !..

LE GÉNÉRAL, avec élan.

Ah ! baron, je...

DANHEIM, *l'interrompant.*

Ne me remerciez, pas général. Je ne fais que remplir mes fonctions habituelles. Il y a, en finance, les tombeurs et les lanceurs d'entreprises, comme, en politique, les tombeurs et les lanceurs de ministères. C'est un petit jeu, auquel, soit hommes politiques, soit hommes d'affaires, nous trouvons parfois notre intérêt. Le mien est de vous soutenir... Je le fais... Rien de plus naturel.

AQUILAR.

Parbleu!..

DANHEIM.

Seulement, général, si vous me permettez de vous donner un conseil.. ne vous occupez donc plus d'affaires! La finance, comme tout métier, demande un apprentissage. Et, voyez-vous, l'armée est pour cela la plus déplorable école! Si, en affaires, on ne doit pas toujours être un filou, il est cependant indispensable d'en avoir fréquenté quelques-uns... (*Se tournant vers Aquilar.*) de façon à pouvoir reconnaître ceux qu'on rencontre sur sa route...

AQUILAR, *triomphant et tapant sur l'épaule du général.*

Eh bien!... vous voyez bien que que tout s'arrange!... Et vous n'allez plus, j'espère, vous faire prier pour signer le petit contrat.

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Ah! laissez-moi, vous! Quand je pense que vous avez failli faire de moi votre complice et que j'allais être rendu responsable de tous vos tripotages ignobles.

AQUILAR.

Ah! mais dites donc, dites donc!

LE GÉNÉRAL.

Je tiens à déclarer devant M. le baron Danheim

que vous avez odieusement abusé de ma confiance...

AQUILAR.

Moi, j'ai abusé...

LE GÉNÉRAL.

Vous vous êtes servi de mon honorabilité comme d'un pavillon pour couvrir vos canailleries...

AQUILAR, *excédé.*

Ah! En voilà assez! Je sais ce qu'elle vaut, votre honorabilité!

LE GÉNÉRAL, *prêt à bondir sur Aquilar.*

Canaille! Filou!

AQUILAR, *hors de lui.*

Filou!.. Pas de grands mots, mon cher! A chacun ses petites compromissions... Vous êtes bien aise, aujourd'hui, de trouver l'argent du protecteur de votre fille.

DANHEIM, *s'interposant.*

Ce n'est pas vrai, général, ce n'est pas vrai.

LE GÉNÉRAL, *à Danheim.*

Ma fille!.. Alors, c'est elle qui vous a envoyé ici?.. Vous êtes l'amant de ma fille?

DANHEIM.

C'est faux!

LE GÉNÉRAL.

N'essayez pas de m'abuser... Ce drôle a dit vrai.

DANHEIM.

C'est faux!.. J'ai beaucoup d'affection pour mademoiselle Servin, mais...

LE GÉNÉRAL.

On n'est pas bon sans motif. Pourquoi risqueriez-vous votre argent pour nous?..

DANHEIM.

Par estime, et par sympathie.

LE GÉNÉRAL.

Cela suffit, monsieur. Entourez mademoiselle Servin de votre sollicitude, s'il vous convient, mais, je vous en prie, ne l'étendez pas jusqu'à moi.

L'HUISSIER, *entrant.*

Monsieur le Directeur, le public veut briser les guichets.

Il sort.

DANHEIM.

Je vais donner des ordres.

LE GÉNÉRAL.

Permettez, monsieur Danheim, j'y vais moi-même. Je suis administrateur délégué. C'est à moi de commander ici.

AQUILAR.

Alors, sacrebleu, dépêchez-vous!

LE GÉNÉRAL, *avec force.*

On ne paiera pas.

AQUILAR.

Pourquoi?

LE GÉNÉRAL.

Parce que nous n'avons pas d'argent pour payer.

DANHEIM.

Je vous ai dit, général, que je me charge de tout.

AQUILAR.

Vous n'avez donc pas compris? (*Affolé.*) Ce n'est pas vrai, ce que je vous ai dit, ce n'est pas vrai... J'étais furieux...

DANHEIM.

Encore une fois, général, c'est autant pour vous que pour votre fille que je tiens à vous rendre ce service. Je vous en prie... Ne m'enlevez pas cette occasion d'accomplir une bonne action...

LE GÉNÉRAL.

Les occasions de ce genre ne sont pas rares !

AQUILAR, hors de lui.

Mais vous n'avez pas l'air de vous douter que, dans une heure, la police sera ici ?..

Entre Rollot, la figure décomposée.

SCÈNE X

LES MÊMES, ROLLOT.

ROLLOT.

Peut-être avant... Je sors du ministère...

AQUILAR, plein d'angoisse.

Nous sommes... perdus?...

ROLLOT.

J'en ai peur.

AQUILAR, s'effondrant.

Perdus !... Imbécile que je suis !..

DANHEIM, bas à Rollot.

Voulez-vous aller dire à mademoiselle Servin ce qui se passe et la prier de monter. Elle attend en bas, dans ma voiture.

ROLLOT.

J'y vais.

Il sort.

SCÈNE XI

LE GÉNÉRAL, DANHEIM, AQUILAR, et un instant, UN HUISSIER.

LE GÉNÉRAL, *calme.*

C'est bien !... J'ai commis une faute, je l'expierai... (*A l'huissier.*) Renvoyez le public et faites fermer les portes.

L'HUISSIER.

Mais, monsieur l'Administrateur, ce n'est pas possible.

LE GÉNÉRAL, *très énergique.*

Faites ce que je vous dis !

L'huissier sort, levant les bras au ciel.

AQUILAR, *désespéré.*

C'est idiot, fou, stupide !

LE GÉNÉRAL, *radouci.*

Allez, de Noirétable, allez ! — Vous avez encore le temps de prendre le train. Vos malles sont toutes faites. (*Au baron.*) Allez, vous aussi, monsieur Danheim... il ne serait pas bon que l'on vît ici...

DANHEIM.

Une dernière fois, général, acceptez une avance de fonds... Vous me rendrez cet argent plus tard.

LE GÉNÉRAL.

Non, merci !

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROLLOT et GERMAINE, qui va suppliante vers son père.

LE GÉNÉRAL.

Toi! Qu'est-ce que tu viens faire ici?

GERMAINE.

Vous supplier d'accepter l'intervention du baron Danheim.

LE GÉNÉRAL.

Tais-toi!

GERMAINE.

Mon père, je ne suis pas venue ici pour me justifier. Je vous jure que M. Danheim n'est pas mon amant Laissez-le vous sauver.

LE GÉNÉRAL, la repoussant.

Non.

GERMAINE.

Mais vous ne vous savez donc pas quel péril vous courez?... La cour d'assises... la condamnation...

LE GÉNÉRAL.

Va!

GERMAINE.

Mon père, est-ce donc à moi de vous indiquer quel est votre devoir?..

LE GÉNÉRAL, vivement.

Mon devoir?

GERMAINE, avec force.

Si M. Danheim veut sauver de la ruine tous ces

gens qui ont eu confiance en vous, est-ce que vous avez le droit de l'en empêcher ?

LE GÉNÉRAL, *ébranlé.*

Voyons, toi, Rollot, qui es mon ami... qui as toujours été mon ami... dis-moi...

ROLLOT.

Elle a raison ! — Tu n'as pas le droit, hypnotisé par un grand mot qui fut toujours tout pour toi, d'empêcher M. Danheim de sauver une entreprise dans laquelle tu as contribué à entraîner tant de malheureux !... Les devoirs de la vie civile sont quelquefois moins simples que ceux des soldats !...

LE GÉNÉRAL, *douloureusement.*

Ah ! oui, se faire casser la tête, comme c'est plus facile !... (*S'approchant de la table et signant le papier qu'il tient à la main.*) Tenez, voilà votre contrat, monsieur Danheim. Sauvez ceux qui ont eu confiance en moi. (*Repoussant Germaine qui s'avance vers lui, mais plus doux.*) Non, laisse-moi... je t'en prie.

GERMAINE.

Père !

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi... Rollot, je t'en prie, emmène-la !

A ce moment un commissaire de police paraît au fond Il se fait désigner le général, va à lui et lui remet un mandat d'amener. Celui-ci le lit avec une émotion graduelle, repousse Danheim et Rollot qui veulent s'interposer et, tremblant, fait signe au commissaire qu'il le suit.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Le décor représente un bel atelier de peintre riche et arrivé : l'atelier de Rollot. Feu dans la cheminée. Escalier praticable à gauche. Porte au fond, petite porte premier plan à droite. Il est cinq heures du soir, en hiver, demi-jour sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, DANHEIM.

Au lever du rideau Germaine dort, accablée, dans un fauteuil. Danheim la regarde dormir debout.

DANHEIM, au domestique qui apporte le thé.

Chut ! pas de bruit.

Malgré ses précautions, le domestique bat la porte en s'en allant.

GERMAINE, s'éveillant.

Il y a longtemps ?

DANHEIM.

Non, un quart d'heure à peine... Etes-vous un peu plus calme ?

GERMAINE, ne tenant pas en place.

Oh! Je regrette d'avoir suivi le conseil de Rollot et de ne pas être allée là-bas.

DANHEIM.

Vous pouvez être à peu près certaine de l'acquittement.

GERMAINE, vivement.

Vous croyez?

DANHEIM.

Hier, au Palais, on m'a donné beaucoup d'espérance. La bonne foi de votre père a été évidemment surprise, dans cette affaire de corruption. C'est Aquilar et don Hanco qui paieront les pots cassés.

GERMAINE.

Mon père n'en aura pas moins subi la honte de ce procès devant Tout-Paris!

DANHEIM.

Un procès en corruption!..

GERMAINE.

C'est tout de même la cour d'assises!

DANHEIM.

Je regrette de n'avoir pas pu éviter au général cette comparution. Il paraît qu'Aquilar trafiquait aussi des consciences!... Cela n'était pas de mon ressort. Je pouvais seulement empêcher le désastre financier.

GERMAINE, vivement.

Et la poursuite en escroquerie... (Avec élan.) Je ne vous dirai jamais assez toute ma reconnaissance!

DANHEIM, simplement.

Je suis très heureux d'avoir pu vous être utile.

GERMAINE.

Vous l'avez vu, hier, à la première audience ?... Comment était-il ?

DANHEIM.

Il donnait tout à fait l'impression d'un honnête homme qui a été trompé. Le président le lui a fait d'ailleurs sentir par les égards avec lesquels il l'interrogeait.

Un temps ; la pendule sonne cinq heures.

GERMAINE.

Il est cinq heures. L'audience ne peut pas se prolonger bien longtemps encore...

DANHEIM.

Rollot va revenir d'un moment à l'autre, et nous serons fixés.

GERMAINE, anxieuse.

S'il était condamné ?

DANHEIM.

Je ne le crois pas.

GERMAINE.

Dans tous les cas, acquitté ou non, et où qu'il aille, je le suivrai. J'irai vivre auprès de lui... le plus près possible. Je suis sûre qu'il ne me repoussera plus, maintenant.

DANHEIM, vivement.

Vous me quitterez ?

GERMAINE.

Mais...

DANHEIM.

Et je ne vous verrai plus ?

GERMAINE.

Probablement.

DANHEIM.

Avec quelle tranquillité vous me dites cela! (Avec élan.) Voyons, Germaine, vous ne m'avez donc pas cru, quand je vous ai affirmé que, sans vous, je serais très malheureux?

GERMAINE, l'éloignant de sa main.

Mon ami, je vous en prie, ne gâtez pas votre belle action. Vous m'obligeriez à vous répéter ce que je vous ai déjà dit chez madame de Noirétable!

DANHEIM.

Si, pourtant, j'avais autre chose à vous dire que ce soir-là?

GERMAINE.

Autre chose?

DANHEIM.

Oui.

GERMAINE.

Il me semble...

DANHEIM, très grave.

Vous ne me comprenez pas... Je veux vous demander d'être ma femme.

GERMAINE, très surprise.

Votre femme?

DANHEIM.

Vous ne voulez pas?

GERMAINE, vivement.

Votre femme? Mais vous savez bien que c'est impossible!

DANHEIM.

Pourquoi?

GERMAINE.

Pour beaucoup de raisons... Si mon père est condamné...

DANHEIM.

Croyez-vous que, dans ce cas, il ne serait pas heureux d'être rassuré sur votre sort ?

GERMAINE.

Et le monde ?

DANHEIM.

Oh ! le monde ! J'en fais mon affaire ! Quand on l'a, comme moi, pendant vingt ans, vu grouiller derrière les guichets de mes banques.

GERMAINE, avec une grande tristesse.

Et puis, vous savez bien que ce n'est pas tout ce qui doit vous éloigner de moi..

DANHEIM, vivement.

Taisez-vous !

GERMAINE.

Cependant, vous en souffririez.

DANHEIM.

Non.

GERMAINE.

Si... tout bas.

DANHEIM.

Je suis sûr de moi.

GERMAINE.

Vous le croyez maintenant.

DANHEIM.

Je n'ai plus vingt-cinq ans, ou plutôt, je vais les avoir deux fois. A cet âge, voyez-vous, l'amour n'a plus besoin d'illusions conquérantes. Je ne suis ni Roméo ni Lindor et, cependant, je me sens capable de vous aimer... de vous aimer beaucoup... mais d'un sentiment tout autre... avec moins d'imagination...

et plus de tendresse.. Je voudrais seulement espérer que vous pouvez encore avoir un peu d'affection pour moi.

GERMAINE.

Comment vous répondre ?

DANHEIM.

Un mot!

GERMAINE.

Je n'ose pas vous le dire..

DANHEIM.

Il est si cruel ?

GERMAINE, *hésitant.*

Non.

DANHEIM, *radieux.*

Ah! pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

GERMAINE, *très simple.*

Parce que vous ne m'auriez peut-être pas crue !

DANHEIM, *avec élan.*

Oh ! Germaine !

GERMAINE, *l'arrêtant doucement.*

Pas encore !..

SCÈNE II

LES MÊMES, ROLLOT, *et, à la fin,*
UN DOMESTIQUE.

GERMAINE, *courant à Rollot.*

Eh bien ?

ROLLOT.

Acquitté !

GERMAINE, avec une grande émotion.

Ah !

ROLLOT.

Aquilar et les autres administrateurs acquittés aussi ! Don Hanco seul est retenu. (Se laissant aller à son émotion.) Ah ! mes enfants ! Quelle diable de chose que la Justice ! Quand j'ai vu mon vieil ami, là-bas, entre deux gendarmes, ça m'a fait un drôle d'effet !..

GERMAINE, à Rollot.

Vous l'avez laissé seul ?

ROLLOT.

Non, Roussel l'accompagnait. Je les ai laissés ensemble. Ton père m'a promis de venir me prendre ici tout à l'heure. Je vais l'emmener dîner dehors, pour tâcher de le distraire un peu...

GERMAINE.

Il est très abattu, n'est-ce pas?

ROLLOT.

Plus que pendant le procès ! Il était superbe, tu sais ! Plusieurs fois, le président a dû imposer silence aux applaudissements. Et quelle salle !.. Dieu sait s'il y en avait, des femmes ! Et des chapeaux ! Une vraie plate-bande ! Quand le président a demandé à ton père comment il accordait une si belle confiance aux dires d'Aquilar et consorts, de quel ton il lui a répondu : « Monsieur le président, c'est que, jusqu'alors, je n'avais connu que des honnêtes gens ». Epatant !

GERMAINE.

Pensez-vous qu'il voudra me voir ? Il me semble qu'il aura besoin de moi, maintenant. Et je voudrais

lui montrer tout de suite que je suis prête à répondre à son premier appel.

ROLLOT.

Tu as raison... Il se trouvera peut-être aujourd'hui plus disposé à te pardonner d'avoir été faible.

GERMAINE, vivement.

Je ne veux pas dire cela.

ROLLOT.

C'est pourtant vrai ! Vous êtes deux victimes de cette loi... la retraite... qui transforme les existences, change brutalement les habitudes... et vous a jetés désarmés dans un monde nouveau, qui est le vrai monde, avec toutes ses laideurs, le monde que vous ne soupçonniez même pas !

GERMAINE.

Deux victimes... c'est vrai !

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le comte de Noirétable demande à parler à monsieur.

ROLLOT, surpris.

Comment, Aquilar ?

DANHEIM, id.

A peine libéré ?

ROLLOT.

Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

DANHEIM.

Me proposer quelque nouvelle affaire !

ROLLOT.

Il en est bien capable.

GERMAINE, vivement.

Je préfère ne pas le voir.

ROLLOT.

Je comprends cela.

GERMAINE.

Et cependant je voudrais attendre l'arrivée....

ROLLOT.

De ton père?

GERMAINE.

L'entendre, le voir, du moins... de derrière une porte, s'il ne veut pas m'accueillir!

ROLLOT, lui montrant l'escalier du fond.

Monte là-haut! (Au domestique.) Faites entrer.

Germaine monte l'escalier. Au même moment apparaît Aquilar.

SCÈNE III

ROLLOT, DANHEIM, AQUILAR, à la fin, UN DOMESTIQUE.

AQUILAR, très élégant, très gai.

Bonjour, messieurs.

ROLLOT, un peu froid.

Bonjour.

DANHEIM.

Eh bien, vous voilà lâché?

AQUILAR.

Lâché! Oh! le mot est dur, baron! Mais tout vous est permis, à vous! Car je n'oublie pas que c'est grâce à votre haute intervention. (Se tournant vers Rollot.) Grâce aussi, monsieur, à votre déposition si émue, si cordiale...

ROLLOT, *assez sec.*

J'y ai surtout parlé du général Servin.

AQUILAR.

Bien entendu! Mais puisque nous défendions tous deux la même cause, le général et moi...

ROLLOT, *vivement.*

Oui, oui, oui !.. Qu'est-ce qui nous vaut donc le plaisir de votre visite... imprévue... ici, dans un endroit où vous risquez de rencontrer le général?

AQUILAR, *avec assurance.*

C'est précisément pour lui que je viens.

DANHEIM, *bas à Rollot.*

Quand je vous le disais !..

AQUILAR.

Oui, nous nous sommes quittés sur des mots blessants, et cela me pèse! Maintenant que tout est fini, je tiens à m'excuser auprès de lui et à lui tendre les mains! Que diable, quand on a couru les mêmes dangers dans la bataille !..

ROLLOT, *surpris.*

Dans la bataille?

DANHEIM.

En cour d'assises?

AQUILAR, *sans se déconcerter.*

Mais la cour d'assises n'est-elle pas notre champ de bataille, à nous autres financiers?

ROLLOT.

Vous ne chicanez pas sur le choix du terrain!

AQUILAR, *convaincu.*

Un procès suivi d'acquittement est, en somme, le plus précieux des certificats d'honorabilité.

ROLLOT, à part.

Cet animal-là est épatant!

AQUILAR.

Le beau mérite qu'il y a à être honorable, quand personne ne vous suspecte! Ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'imposer à une Justice indiscrète et pleine d'animosité l'obligation de reconnaître votre innocence!...

DANHEIM.

Evidemment! Evidemment!

AQUILAR, après un temps, froid.

Le président a été vraiment charmant... Vous ne trouvez pas? (s'apercevant qu'on ne lui répond pas.) Le général ne va pas tarder, n'est-ce pas?

ROLLOT.

Non... et même, si vous m'en croyez, vous ne l'attendrez pas!

AQUILAR, étonné.

Vous croyez qu'il ne sera pas sensible à ma démarche toute spontanée?...

ROLLOT.

Pas du tout... au contraire!

AQUILAR.

C'est curieux.

ROLLOT.

Très curieux!

AQUILAR.

Comme les gens envisagent les événements sous un jour parfois différent!...

DANHEIM.

Heureusement!

AQUILAR.

Il est vrai que le général n'a pas l'habitude des affaires! Je n'ai pas de rancune, moi, et il me semblait qu'aujourd'hui, nous devions être tout à la joie!...

DANHEIM, ironique.

Vous ne donnez pas une petite fête... un de ces sept à neuf dont vous avez le secret?...

AQUILAR.

J'y songe!

ROLLOT, à Aquilar.

Est-ce que vous auriez l'intention de reprendre les affaires?

AQUILAR.

Pourquoi pas? Je ne suis pas de ceux qu'un injuste soupçon suffit à abattre!... Certes oui, je vais recommencer la lutte... mais mieux armé, plus circonspect... mûri par ces deux mois de solitude et d'inaction forcée...

DANHEIM.

Bon courage!

AQUILAR.

Merci!... Je bavarde! je bavarde!

ROLLOT, le mettant presque à la porte.

Allons, au revoir!...

AQUILAR.

Au revoir, messieurs! Je m'en vais, puisque vous croyez que c'est préférable! Mais dites bien au général que je suis venu. Je suis sûr qu'il sera sensible, au fond, à cette attention de ma part.

ROLLOT.

Vous pouvez y compter.

DANHEIM.

Mes hommages à madame de Noirétable... Elle va bien?

AQUILAR, revenant, sur cet encouragement.

Elle a admirablement supporté cette épreuve. C'est une femme supérieure et à la hauteur des circonstances les plus difficiles.

DANHEIM.

Oui, une vraie femme de financier!

Un domestique entre et parle à Rollot.

ROLLOT.

C'est le général qui demande si je suis seul?

AQUILAR, revenant.

Alors, vraiment, vous croyez que je ne puis pas...

ROLLOT.

Non, je vous assure...

AQUILAR.

Soit... je m'efface... Je comprends toutes les susceptibilités, bien que celle-ci m'étonne un peu... (Cherchant une porte.) Par où dois-je me retirer?

ROLLOT, montrant la petite porte vers la droite.

Si vous voulez bien, par ce petit escalier.

AQUILAR.

L'escalier des modèles?

ROLLOT.

Non.

AQUILAR, riant.

Des femmes du monde, alors?

ROLLOT.

Précisément.

Aquilar sort.

DANHEIM.

Est-il assez complet! (Gagnant la porte.) Je m'éclipse aussi, cher ami. Je crois que le général préférera ne pas me voir encore.

ROLLOT.

Attendez là quelques instants. (Danheim s'éloigne, au domestique.) Voulez-vous dire au général Servin que je suis seul?

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur.

Il sort.

SCÈNE IV

ROLLOT, LE GÉNÉRAL, qui entre, très blanchi et très accablé. Contraste frappant avec la prrécédente entrée d'Aquilar.

ROLLOT, affectant la gaîté.

Enfin, te voilà!...

LE GÉNÉRAL.

Je te l'avais promis.

Il se laisse tomber sur un divan, silencieux.

ROLLOT, fausse gaîté.

Ah! dis donc, vieux, voyons? Que diable! Un peu de nerf! Nous allons dîner ensemble dans un restaurant un peu gai, où il y ait du monde, de la lumière, de la musique!...

LE GÉNÉRAL.

On me reconnaîtrait!... et j'entendrais chuchoter: « Voilà le général Servin, qui vient de passer en cour d'assises ».

ROLLOT.

Allons donc! On viendra te serrer la main...

LE GÉNÉRAL.

Je préférerais tout de même dîner ici avec toi, tout seul.

ROLLOT.

C'est que je n'ai rien commandé. Je vais tous les soirs en ville... tu sais...

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai! Tu es un grand artiste, aujourd'hui... Tout Paris veut t'avoir à sa table.

ROLLOT.

En effet, je suis nourri! C'est la preuve évidente que je commence à gagner beaucoup d'argent.

LE GÉNÉRAL, avec amertume.

Tu ne fais pas comme moi qui mange celui des autres.

ROLLOT.

Ah! je t'en prie! Une fois pour toutes, mets-toi bien dans l'esprit que ton honorabilité est beaucoup mieux établie, après ce procès, qu'elle ne l'était avant. (A part.) Voilà que je reprends les théories d'Aquilar, moi!

LE GÉNÉRAL, douloureusement.

On me croyait coupable, hein?

ROLLOT.

Mais non, sacrebleu! Quel satané entêtement! Faut-il te rappeler les paroles du président lui-même!...

LE GÉNÉRAL.

Le salut du factionnaire à l'homme qu'on va exécuter!

ROLLOT.

Des mots!

LE GÉNÉRAL.

N'empêche que, moi, le général Servin, j'ai marché entre deux gendarmes et que j'ai vu se verrouiller sur moi la porte qui me séparait des honnêtes gens.

ROLLOT, *ému*.

Ne pense plus à cela! Voyons, vieux, c'était un mauvais rêve! Il est fini. Tâche de l'oublier.

LE GÉNÉRAL.

Comment en suis-je venu là?

ROLLOT.

Parce que tu es un trop brave homme!

LE GÉNÉRAL.

Parce que je n'ai pas voulu comprendre que je n'étais plus bon à rien, du jour où je n'étais plus bon à faire un soldat! L'empreinte du métier est trop forte, vois-tu?... Nous autres, les militaires, habitués au commandement sans discussion, ou brisés à l'obéissance sans examen, nous ne connaissons rien de la vie vraie. Et c'est pour cela qu'une fois hors de notre métier, nous sommes chancelants comme des enfants sans lisières. Que nous reste-t-il, à ce moment-là? Notre auréole, vite ternie... nos plumes blanches qui ne sont plus alors que des ornements pour panoplies.

ROLLOT.

C'est pourtant pour les conquérir que vous avez vécu!

LE GÉNÉRAL.

Et tout souffert, ennuis, déboires, injustices!... Oui,

c'est pour cela! Et quand nous croyons enfin l'atteindre, ce but, vers lequel nous tendons pendant quarante ans, il paraît que la patrie n'a plus besoin de nous! Nous l'encombrons! Et nous voilà par terre, comme des pantins cassés!

ROLLOT.

Tout le monde devient vieux, inutile, le commerçant comme l'artiste!

LE GÉNÉRAL.

Mais ceux-ci fixent eux-mêmes, selon leurs besoins, l'heure de leur retraite. Et puis, le commerçant a ses titres de rentes, qu'il a la satisfaction d'avoir gagnés! Quant à l'artiste, il a son œuvre, sa situation! Voyons, tu le sais bien toi-même, tu peux faire entre nous une comparaison facile!

ROLLOT, ne sachant que dire.

Le hasard seul, les circonstances...

LE GÉNÉRAL, continuant.

Nous avons cependant le même âge! Mais toi, tu es en pleine carrière, dans l'entière possession de ton art, tandis que je suis à la retraite! Tu profites maintenant du travail de ta vie, tandis que je ne sais plus que faire de la mienne! On te décore, toi! Et moi, voilà ce que je fais de ma croix!

Il sort sa rosette de sa poche. A ce moment, on entend une musique militaire passant sous les fenêtres, — sinistre rappel des fanfares du premier acte. Le général l'entend en dépit de Rollot qui va tirer les rideaux. Il pleure silencieusement jusqu'à ce que la musique se soit peu à peu éloignée. Germaine suit cette scène du haut de l'escalier et descend lentement, sans oser encore aller vers son père.

ROLLOT.

Pauvre vieux !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! le ressort est cassé, mon ami... je le sens bien... J'ai peur de la solitude maintenant.

ROLLOT.

Tu as une fille, la plus charmante et la plus honnête... (Très énergiquement.) Je t'en donne ma parole d'honneur ! (Souriant.) Et tu peux me croire, je n'ai rien à te faire signer !

LE GÉNÉRAL.

Dans tous les cas, il paraît qu'elle se soucie fort peu de moi. Je ne l'ai pas vue depuis...

ROLLOT.

Tu l'avais chassée avec une telle dureté.

LE GÉNÉRAL.

Je ne savais pas alors à quoi tient notre honneur, à nous autres, les confiants, les éternelles dupes, à la merci du premier fourbe venu !

ROLLOT.

Et maintenant, tu voudrais bien la revoir ! Allons, avoue ! Veux-tu que je l'appelle ?

LE GÉNÉRAL, vivement.

Elle est ici ?

Rollot va faire signe à Germaine de venir, quand il l'aperçoit au bas de l'escalier.

SCÈNE V

LES MÊMES, GERMAINE.

Un silence. — Germaine va pour courir à son père, mais elle le voit immobile et s'arrête.

ROLLOT.

Eh bien? vous ne trouvez rien à vous dire?

GERMAINE.

Je n'ose pas... Je serais pourtant si heureuse, si vous vouliez me pardonner!

LE GÉNÉRAL, la tête basse.

Te pardonner! Est-ce que j'ai le droit de te juger, maintenant?

GERMAINE.

Père!

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai jamais cessé de t'aimer!

GERMAINE, se jetant dans ses bras.

Papa!

LE GÉNÉRAL.

Mais je me faisais de l'honneur une conception trop peu humaine. Je croyais que nous étions maîtres de nos chutes. Embrasse-moi bien, petite!

ROLLOT, s'approchant du général.

Toi qui enviais mon sort !... Je n'ai pas de fille, moi !...

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

PQ 2605 H33A8
Chancel, Jules
L'auréole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 07 08 014 4